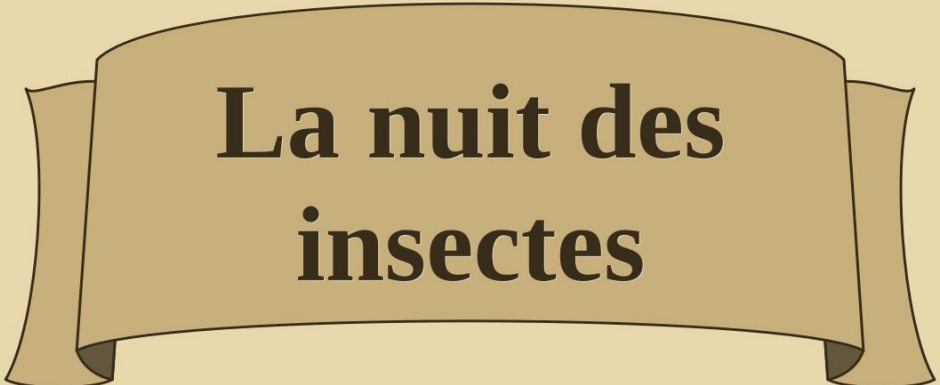




La nuit des insectes

Cryde, TH.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

TH. CRYDE

LA NUIT DES INSECTES

Le cycle des insectes - 1



ANTICIPATION

TH. CRYDE

LA NUIT DES INSECTES

Le cycle des insectes - 1



TH. CRYDE

**LA NUIT DES INSECTES
LE CYCLE DES INSECTES 1**

COLLECTION « ANTICIPATION »

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière PARIS VI**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1984 « Éditions Fleuve Noir », Paris Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U. R. S. S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-028 19-3

CHAPITRE PREMIER

Uma Kembere regardait d'un œil méfiant la haute silhouette du laboratoire qui se détachait sur les collines écrasées de soleil. Il ne comprenait pas ce qui se passait.

Toute la nuit, de lourds engins militaires avaient déchargé dans la cour ouverte sur la brousse un imposant matériel; des ordres avaient été criés, des escouades s'étaient disséminées au pas de course dans les broussailles qui entouraient le bâtiment.

Uma Kembere ne comprenait ni la nature, ni la raison de cette agitation. Même aux heures de fraîcheur, le laboratoire était d'ordinaire beaucoup plus calme.

Il n'avait jamais pénétré à l'intérieur mais connaissait assez bien les sentinelles qui en gardaient l'accès en permanence. Il les connaissait, mais elles n'étaient pas bavardes. Par contre, sur la place du marché, les langues se déliaient plus facilement. Les anciens et les femmes, chaque groupe séparé et campé dans un endroit bien précis, parlaient du laboratoire

et des mystérieuses recherches que faisaient les Blancs...

Les savants étudiaient les insectes, appliquant leur magie mécanique sur les créatures que leur apportaient parfois Uma et ses compagnons. La scène était toujours identique. Quand il avait attrapé un insecte, au hasard de ses déplacements dans les champs de canne à sucre, il le plaçait avec précaution dans une petite boîte métallique que lui avait confiée un Blanc du laboratoire et il la portait à une des sentinelles.

Invariablement, celle-ci guidait Uma vers un petit bureau à peine ombragé par une toile de tente et un homme à barbiche blonde, transpirant sous le soleil tropical, ouvrait la boîte, examinait rapidement la bête, remplaçait soigneusement le couvercle, et tendait au jeune homme, debout à côté de la table, une pièce ou un billet chiffonné, suivant la valeur du spécimen.

Il lui donnait aussi une autre boîte, vide. Parfois, l'homme posait une ou deux questions brèves sur l'origine de l'insecte, ou le jour de la capture, mais sans donner l'impression que c'était important.

Uma Kembere s'était déjà constitué un pécule honorable et il projetait d'acheter bientôt une seconde chèvre au grand marché de la ville.

Souriant à cette idée, il se détourna du laboratoire où l'agitation semblait devoir continuer et se dirigea vers les champs tout proches.

La veille, il avait remarqué plusieurs dizaines de tiges de canne broyées à leurs bases et qui

étaient tombées sur le sol rougeâtre. Sachant qu'un gros animal, comme un phacochère, aurait laissé d'autres traces, il avançait avec précaution, écartant doucement les lourdes tiges du plat de la main, serrant dans sa ceinture la petite boîte métallique.

En examinant le sol poudreux, il fut certain de trouver un gros insecte dans les touffes fraîches.

Tout à coup, le regard attiré par un léger mouvement de l'ombre sur sa droite, il s'immobilisa, en alerte, fouillant des yeux la naissance des tiges vertes.

Il se baissa avec précaution et tendit la main vers la carapace noirâtre humide de suc...

A cet instant, un énorme lucane de quatre-vingts centimètres se laissa tomber d'une tige juste au-dessus de lui et Uma Kembere sentit les six pattes griffues lui labourer le dos tandis que les puissantes mandibules recourbées de l'animal se refermaient sur sa gorge.

Il se renversa en arrière pour faire lâcher prise au monstre mais comme il se débattait, allongé de tout son long dans la poussière rougeâtre, une deuxième paire de mandibules s'abattit sur son ventre, déchirant la chair fragile avec la précision d'une lame de scalpel...

Comme le temps, Sin Li Song était d'humeur maussade.

Il avait plu toute la nuit et le parc tout proche exhalait une lourde odeur de terre humide, âcre et froide, qui la faisait frissonner sous sa robe légère, presque transparente.

Dans sa petite chambre, elle s'était préparée, peignant avec soin ses longs cheveux noirs qui, tout à l'heure, seraient ébouriffés par un homme, n'importe quel homme, s'appliquant une délicate touche de rouge sur les pommettes, car la « Mère » lui avait dit que cela plaisait aux Occidentaux, et laquant ses ongles, assise les jambes pliées sans aucune pudeur sur le lit fatigué.

Bientôt, il lui faudrait descendre pour subir l'inspection de la « Mère », sentir ses longs doigts décharnés sur son corps, son haleine tiède en pleine figure, puis elle partirait avec ses compagnes pour arpenter le trottoir, face à la caserne.

Vers neuf heures, ce serait l'ouverture de la double porte surmontée de barbelés et la sortie des permissionnaires. Quelques palabres furtives, et elle se retrouverait un instant plus tard couchée sur la mousse du parc, dans un bosquet sombre, les jambes écartées, sous les assauts maladroits et violents d'un rustre malodorant, pitoyable silhouette haletante sous les nuages noirs. Ou alors, un officier remonterait avec elle dans la chambre minable, mais ce ne serait guère mieux.

Tout se passa comme prévu. Curieusement pourtant, le petit homme roux à la peau trop claire parsemée de taches de son ne la culbuta pas immédiatement dans les fougères. Visiblement, il désirait s'éloigner des fourrés d'où s'élevaient déjà des murmures et des plaintes lascives.

Sin Li Song savait que la plupart de ses compagnes simulaient le plaisir pour en finir plus vite, mais les hommes ne semblaient pas s'en apercevoir.

Pour l'instant, elle évitait surtout de salir ses escarpins dans les flaques grises, n'écoulant que d'une oreille distraite ce que disait le petit homme roux. Il sentait l'alcool.

Enfin, lorsqu'ils se furent éloignés suffisamment dans le parc pour avoir l'impression d'être seuls, l'homme se tourna brusquement vers elle et la gifla à toute volée.

Sin Li Song glissa en arrière et tomba dans une mare saumâtre, ses cuisses blanches constellées d'étoiles de boue, la robe relevée sur ses hanches.

Elle savait d'avance ce qui allait se passer. Ses compagnes lui avaient déjà raconté. Parfois, un client se laissait aller à des débordements violents.

Elle ferma les yeux, pour ne plus sentir les coups de ceinturon qui pleuvaient maintenant sur son corps souillé, lacérant sa robe.

Bientôt, elle sentit un intense fourmillement sur la peau fragile de ses jambes. Elle s'efforça de penser à autre chose. La « Mère » irait une fois encore se plaindre en minaudant à la caserne et percevrait en échange de ses jérémiades une copieuse enveloppe dont Sin Li Song ne verrait même pas la couleur... Quant à son corps meurtri, elle le soignerait avec les onguents que toutes les filles connaissaient, afin de reprendre son travail le plus rapidement possible.

Etonnée de ne plus recevoir de coups, elle rouvrit les yeux.

Le petit homme roux la regardait, le bras levé tenant encore son ceinturon, les yeux agrandis d'horreur.

Elle inclina la tête sur son propre corps maculé de boue et de sang.

Sin Li Song eut un hoquet d'impuissance et se mit à vomir sans même détourner la tête.

Le fourmillement qu'elle ressentait sur les jambes depuis un moment était dû au contact acide des pattes d'au moins une centaine de punaises d'eau, des bélostomes carnassiers de dix centimètres qui fouillaient sa chair, remontant lentement vers les plis tendres de l'aîne, leurs gros yeux noirs semblables à des grains de poivre reflétant l'éclat des carapaces striées aux ombres verdâtres.

L'un d'entre eux bascula soudain sur son pubis rasé et la douleur fulgurante se réveilla d'un coup.

Sin Li Song voulut écarter les insectes de la main, mais elle ne put retirer son bras de la vase. Elle retomba en arrière, hébétée, hurlante.

En reprenant son souffle, elle entendit encore les pas du petit homme roux qui s'enfuyait, avant qu'un insecte ne pénétre dans sa bouche.

Les entrailles déchirées, elle essaya encore de s'extraire de la vase mais les horribles punaises la submergèrent tout à fait, transformant son pauvre corps en un tertre humide et grouillant, de couleur rougeâtre, parfois agité de faibles soubresauts...

Aruzco et Litia se hâtaient vers le bord du plateau, poursuivis par les rayons obliques du soleil couchant.

Tous les dix pas, l'adolescent se retournait vers sa sœur restée un peu en arrière et lui hurlait des encouragements que le vent du soir emportait. Ils avaient depuis longtemps laissé tomber leurs paniers pour courir plus vite.

Il fallait absolument quitter le plateau avant la nuit car, sinon, la descente du raccourci escarpé dans les ténèbres équivalait à un suicide, à une chute horrible dans les eaux glacées du torrent qui mugissait quatre cents mètres plus bas.

Et puis, surtout, il fallait prévenir le village. Dire que les troupeaux avaient été attaqués par les sauterelles et brutalement dévorés par des millions d'insectes volants qui s'avançaient par bonds terrifiants vers les pentes maigrement cultivées où les Indiens survivaient.

Un cri de Litia fit se retourner encore une fois Aruzco.

Sa sœur pointait son bras mince vers l'endroit qu'ils venaient de quitter tous deux un instant auparavant. Elle ne bougeait plus. Aruzco rejoignit sa sœur et fixa lui aussi le nuage d'insectes qui grossissait à vue d'œil. Déjà les collines de l'horizon étaient masquées par cette nuée bourdonnante.

Litia mordit son poing pour ne pas crier. Aruzco posa son bras sur les épaules de sa sœur, faisant glisser le poncho sur la peau cuivrée et douce. Il était désormais inutile de fuir, ils seraient rejoints avant d'atteindre le couvert des premiers arbres. Le soleil illumina une dernière fois les élytres dorés et le ciel parut se transformer en un cristal mouvant. Les insectes furent sur eux en quelques secondes...

On ne retrouva leurs corps enlacés que très longtemps après, atrocement mutilés et dévorés.

Immémorial...

Jamais depuis tant et tant de millénaires vécus sur cette planète, nous n'avons autant souffert.

Jamais le péril ne fut si grand, si immédiat.

Jamais nous n'avons à tel point ressenti l'urgence de nous défendre, depuis les orages glacés de la Préhistoire ou les nuits sans nom, quand les mygales géantes aux yeux jaunes rôdaient au-dessus de nos galeries.

Jamais, jamais, jamais.

Ce que les Grands Etres Debout nomment

« radiations », et dont nous ignorions volontairement l'existence, brûle nos élytres si fragiles, perce nos milliards de carapaces chitineuses, foudroie en une seconde nos organes les plus éprouvés, transforme nos cellules et se fraye un chemin mortel jusqu'à notre multiple cerveau.

Les Grands Etres Debout ne savent pas encore ce qu'ils nous font.

Déjà nos descendants ont changé de forme, de taille. Nos progénitures

sont différentes de nous, presque étrangères.

Notre corps immense bascule dans le chaos.

En tout cas, certains membres ne répondent plus à l'appel instinctif qui unissait la colonie depuis la nuit des temps.

Sous le balayement invisible et régulier des radiations, les yeux de nos guetteurs deviennent d'heure en heure plus perçants, les pattes de nos messagers plus rapides, les pinces de nos soldats plus acérées, leur mimétisme plus perfectionné.

Les Grands Etres Debout ne se rendent pas compte. Pourtant, ils sont en train de faire de nous des Monstres.

Il est temps d'arrêter tout cela.

Jacques Rampal referma la porte de bois et s'éloigna à travers la prairie pour rejoindre le chemin du col.

Bien bâti, le teint bronzé par une vie de voyageur, il franchit à foulées rapides les quelques dizaines de mètres d'herbe folle encore humide de rosée. La journée s'annonçait belle mais Jacques savait qu'en ces montagnes ardéchoises, le temps changeait vite. Un orage pouvait éclater brusquement, noyant toute la vallée et les collines environnantes sous un déluge d'une puissance inouïe.

Sa chemise déboutonnée était déjà trempée de sueur lorsque Jacques atteignit le premier virage du chemin de pierrailles. Quelques cigales entonnaient leur chant matinal et l'air était chaud.

Jacques s'arrêta une seconde pour souffler. A ses pieds, le toit de la ferme luisait au soleil. Celui de la grange, pas encore restauré, laissait apparaître, çà et là, quelques trous béants, aux endroits où les tuiles d'ardoise s'étaient brisées.

Il repartit vers le col, jetant parfois un coup d'œil sur la combe. Depuis qu'il s'était installé dans la vieille ferme, à l'extrémité de la vallée, il passait souvent des heures à contempler l'extraordinaire paysage qui s'offrait à ses yeux. Lui qui connaissait pourtant les régions désertiques et tropicales d'Afrique, il ne se lassait pas du spectacle.

La grande bâtisse allongée occupait le sommet d'une sorte de promontoire herbu et rocheux qui s'avancait, tel un majestueux navire, entre deux torrents. Ceux-ci se rejoignaient au pied du promontoire abrupt, creusant ensuite un chemin de plus en plus large à travers la vallée proprement dite. Elle s'incurvait sur la droite après environ trois kilomètres et continuait ainsi à courir en méandres prononcés jusqu'à l'échancrure finale des collines plantées de châtaigniers, là où les chemins de pierre rejoignaient enfin la grand-route.

Tout près maintenant au-dessus de Jacques, la pente du chemin s'accroissait, serpentant entre des entablements noirs hérissés de sapins, comme un granit parsemé d'aiguilles d'émeraude précieuse.

Plus haut encore, les sapins disparaissaient, laissant la place à un plateau érodé par le vent, à peine couvert d'herbe rase où s'érigeaient, dominant les vallées avoisinantes comme un énorme animal tapi, les sinistres bâtiments du laboratoire militaire.

Jacques jeta un coup d'œil à sa montre et accéléra le pas.

Pour une fois, et bien que sa profession d'entomologiste le poussât à observer sans cesse tout ce qui se passait autour de lui, il n'attacha pas d'importance aux vols de papillons et de libellules qui tourbillonnaient au-dessus des fleurs de montagne.

Enfin il dépassa la crête des sapins et s'engagea sur le chemin du laboratoire. Il franchit la première grille en adressant un signe de tête amical à la sentinelle.

Il longea quelques bâtiments d'un étage éparpillés sur la lande, croisant quelques collègues affairés. L'un d'eux l'avait dépassé et se retourna un instant après.

—Toujours respectueux de l'horaire, à ce que je vois! A propos, le nouveau directeur veut te voir. —O. K., merci !

Jacques parvint devant un pavillon situé un peu à l'écart des autres. Le toit était couvert d'appareils d'optique et d'un réseau complexe d'antennes.

Il frappa à la porte mais n'obtint pas de réponse. Il appuya son front contre la fenêtre voisine pour scruter l'intérieur, plongé dans la pénombre. Puis il sortit un calepin de sa poche et inscrivit quelques mots sur une feuille qu'il arracha ensuite et glissa sous la porte.

« Viviane, il semble que la montre du directeur et la mienne n'indiquent pas la même heure... Je te vois après. J. »

Puis il se dirigea à grands pas vers le corps central du laboratoire, franchit une nouvelle grille, contourna un amoncellement de fûts et de caisses qu'on avait dû livrer la veille au soir et que plusieurs soldats emportaient vers les réserves et les caves.

S'épongeant le front où la sueur collait quelques mèches blondes, il pénétra dans le bâtiment, non sans avoir épinglé à son revers un badge annonçant sa qualité de membre du personnel.

Il monta au premier étage, franchit un couloir chichement éclairé par un globe jaune sale et frappa à une porte dont le vernis s'écaillait aux angles.

Une odeur tenace d'éther flottait dans le laboratoire.

—Entrez ! cria une voix autoritaire. Jacques ouvrit et pénétra dans la pièce. L'odeur d'éther fut remplacée immédiatement par celle du tabac froid.

Le nouveau directeur, un colonel, avait fait retirer toutes les gravures posées par son prédécesseur, un ami personnel de Jacques. Elles gisaient en pile sur une cantine métallique et les murs défraîchis étaient décorés de graphiques et de schémas de toute sorte. Le bureau

avait perdu son aspect de sympathique désordre pour ressembler davantage à une chambre anonyme, perdue dans une clinique délabrée.

Le directeur se leva et vint serrer la main de Jacques.

Il était visible qu'il se forçait à être aimable. C'était un petit homme au crâne dégarni, et qui soufflait en parlant. Une voix aiguë venait compléter le tableau. Il déplut tout de suite à Jacques.

—Monsieur Rampal, je vous ai fait venir car nous avons pas mal de choses à voir ensemble ce matin.

« Et il est déjà tard », ajouta-t-il en se rasseyant.

—Vous étiez, je crois, un bon ami de Rambert, mon prédécesseur ?

—Nous nous connaissions assez bien, en effet.

Le colonel se pencha en avant, désignant une chaise en face du bureau. Jacques s'assit.

—Dites-moi, monsieur Rampal, votre ami vous a sans doute parlé de moi. Je n'irai donc pas par quatre chemins.

« Je suis colonel, responsable de ce laboratoire de recherche sur les insectes et vous n'ignorez pas, j'en suis sûr, que l'armée exige maintenant de nous, au regard de la situation internationale qui se dégrade de plus en plus vite, une obligation de résultat. »

Le colonel s'interrompt, entrouvrit les lèvres dans ce qu'il voulait être un sourire. Jacques nota mentalement qu'il avait plusieurs dents gâtées.

—Obligation de résultat qui n'a pas été le point fort de ce laboratoire au cours des deux dernières années, il faut bien le dire... —Mon colonel, l'interrompt Jacques qui ne se sentait pas, lui, une obligation de respect vis-à-vis de l'homme assis en face de lui, vous n'ignorez pas, à votre tour, qu'un laboratoire de recherche est un organisme extrêmement complexe dont la tâche principale est de trouver, non de produire.

—C'est entendu, monsieur Rampal, c'est entendu, souffla le colonel. Mais néanmoins, nous sommes aujourd'hui face à un tournant de la crise mondiale qui nous préoccupe tous. Vous aussi, je suppose ?

Le ton de la question était menaçant. Jacques se contenta de fixer l'officier de ses yeux bleus.

Il n'avait jamais partagé les vues de l'armée et des dirigeants militaires au pouvoir, ignorant le plus possible que c'étaient pourtant les forces armées qui le payaient.

Nullement affecté, le colonel continua sur le même ton.

— L'armée, pour se défendre, pour nous défendre, est constamment à la recherche d'armes nouvelles. C'est pour cette raison que nous avons dû prendre le contrôle de tous les laboratoires comme celui-ci, qui auparavant, et bien que financés par nos soins, jouissaient d'une relative indépendance.

« Aujourd'hui, tout est changé.

« Nous sommes contraints, que cela vous plaise ou non, d'élaborer des armes chimiques et biologiques, à seule fin, non de prendre une avance technologique sur l'adversaire, comme se plaisent à le répéter les antimilitaristes comme mon prédécesseur, mais simplement pour répondre à l'avance prise par nos ennemis potentiels. »

Jacques se retint de sourire car il connaissait par cœur ce raisonnement et savait que partout dans le monde, des amiraux, des généraux ou de simples colonels professaient le même dogme. C'était à la fois gamin et absurde, mais chacun rejetait la faute sur l'autre et il aurait fallu remonter très loin dans le temps pour trouver qui était le premier auteur de l'escalade militaire.

—Vous m'écoutez, monsieur Rampal ? demanda le colonel d'un ton cassant. —Bien sûr, mon colonel. Mais je ne peux m'empêcher de penser que j'ai déjà entendu votre raisonnement. De plus, étant maintenant appelé à travailler sous vos ordres, je tiens à vous préciser d'emblée que je ne partage absolument pas vos opinions.

Le colonel se renfonça dans son fauteuil, souffla à plusieurs reprises et plaqua brutalement les deux mains sur son bureau.

—Monsieur Rampal, je vous sais gré de votre franchise. Mais, à votre place, j'y réfléchirais à deux fois. Cela dit, la nouvelle orientation que va prendre ce laboratoire dépend de moi et des ordres supérieurs que je suis chargé d'appliquer.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre sans rideaux qui donnait sur la cour.

—Vous avez dû remarquer que nous avons reçu cette nuit du matériel en grande quantité... —En effet, mon colonel, et en tant que responsable du service d'identification, je voulais vous demander si les microscopes électroniques à balayage que j'ai commandés il y a plusieurs mois sont arrivés.

—Non. Ils ne font pas partie de cette livraison. Pour la bonne raison que l'activité du service que vous dirigez, cher monsieur Rampal, va être mise en veilleuse pendant les mois à venir. Non, non, laissez-moi finir ! N'y voyez de ma part aucune mauvaise volonté, mais les

—crédits d'équipement sont maintenant transférés en totalité au service de production. Avant que Jacques ait pu protester, le colonel continua.

—Je vous l'ai dit. L'armée contrôle désormais totalement ce qui se passe ici. L'armée, et donc le pays, ont besoin d'armes nouvelles. Ce laboratoire a semblé le plus approprié à les fournir, puisque nous avons besoin de ce qu'il est convenu d'appeler les « armes vivantes ». Et ne me dites pas que vous ignoriez l'activité du service de production...

—Non, mon colonel. Je ne les ignorais pas. J'ai toujours pensé que

c'était là une activité suicidaire, mais je ne les ignorais pas. Et permettez-moi de vous dire le fond de ma pensée. —Allez-y, j'aime les situations claires... —Moi aussi, autant que possible. Et bien que n'étant pas militaire et n'ayant donc pas pu pénétrer jusqu'à présent dans les salles de production, j e persiste à dire que l'homme n'est pas sur terre pour utiliser les créatures vivantes dans un but de destruction de ses semblables. Je dis au contraire que c'est par l'équilibre naturel que l'homme assurera son avenir, non par un déséquilibre chimique ou biologique provoqué. Le colonel l'arrêta d'un geste impératif. —Je connais ce raisonnement, moi aussi. Vous faites partie des humanistes qui, une fois que l'ennemi sera dans la place, persisteront à dire que le pacifisme à tout prix est la clef du bonheur. Seulement, entre-temps, le bonheur

—aura changé de tête et portera un autre uniforme que le mien. C'est votre problème, pas celui de l'armée.

« Maintenant, en ce qui concerne l'accès aux salles de production, vous allez l'avoir, puisque nous allons les visiter ensemble. Dans l'avenir, une part importante de votre temps se déroulera dans ce service. »

—Mon colonel, j e vous demanderai aussitôt une mise en disponibilité...

—... qui vous sera aussitôt refusée. Croyez moi, cher monsieur Rampal, je veux être conciliant. Nous avons besoin de vos services à la production et vous ne toucherez pas aux machines si vous avez peur de vous salir les mains... ou la conscience.

« Mais, assez discuté, venez avec moi ! Nous allons faire le point sur les nouvelles armes en notre possession... »

CHAPITRE II

Jacques Rampal et le colonel sortirent du bureau. L'odeur d'éther était devenue très forte. Ils se dirigèrent sans parler vers le service de production qui occupait toute l'aile droite du bâtiment, sur deux étages.

C'était sans nul doute la partie la plus sinistre du labo.

Jacques marchait vite et le colonel s'essouffait, émettant par les narines un bruit rauque semblable au crissement pneumatique d'un camion.

Ils parvinrent devant le sas d'accès. Une sentinelle montait la garde. Elle salua et s'effaça sur un geste du colonel. Après le passage des deux hommes, elle appuya sur un interrupteur encastré dans le mur pour prévenir son homologue qui se tenait à l'intérieur.

Face à face dans le sas, Rampal et le colonel se dévisagèrent sans aménité, en attendant qu'on vienne leur ouvrir l'autre issue. Jacques remarqua que des fils dénudés pendaient en plusieurs endroits du mur gris.

—Le système de décontamination sera bientôt installé, dit le colonel.

Jacques ne répondit rien. Mais il comprit que les armes vivantes seraient bientôt opérationnelles.

La porte étroite et percée d'un petit hublot rond fut ouverte avec précaution.

En franchissant le seuil de la salle, le colonel prit un air ironique et se retourna à demi vers l'entomologiste.

—Votre nouveau domaine !

Jacques se contenta de hausser les épaules et reporta toute son attention sur la salle.

Elle occupait tout l'étage supérieur de l'aile, éclairée par quatre rangées de tubes au néon qui dispensaient une lumière blanche, violente. Les seules ouvertures vers l'extérieur étaient constituées sur chaque côté par une douzaine de hautes meurtrières presque entièrement aveuglées par du verre armé et dépoli de couleur jaune sombre. La salle mesurait environ soixante mètres sur quinze.

Des tables couvertes de paillasses en céramique meublaient la première moitié tandis qu'au fond se dressaient presque jusqu'au plafond pourtant situé à plus de quatre mètres d'imposantes machines, sortes de gros blocs de matière noire parcourus de passerelles

métalliques qui vibraient sous les pas des techniciens.

Un bourdonnement léger provenait de l'autre extrémité de la salle.

L'ensemble provoqua chez Jacques une indéfinissable impression de malaise. —Monsieur Rampal !

Surpris, Jacques se retourna vers le colonel. Celui-ci se tenait un peu à l'écart, à côté d'un technicien qui tendait à Jacques un masque léger en tulle et une blouse blanche.

—Enfilez les deux, monsieur Rampal, nous avons quelques petits problèmes avec la contamination... , dit l'homme que Jacques avait déjà aperçu dans le laboratoire à deux ou trois reprises.

—Quel genre de problème? demanda-t-il, les sens en alerte.

—Oh ! ce n'est pas grand-chose, s'empressa de répondre le colonel en toisant l'homme. Certaines fissures de surface sont apparues dans les chambres à virus. Probablement causées par une hausse très légère de la température, de l'ordre d'un dixième de degré, certainement pas plus. Vous savez, ce sont des machines relativement fragiles...

—Et vous les avez arrêtées pour réparer? —Mon cher monsieur Rampal, je vous ai dit que nous étions pressés ! —C'est-à-dire que...

—La production continuera tant que les chambres à virus ne présenteront pas de défectuosité grave.

—Mais, colonel, quels sont ces virus ?

—Secret militaire, monsieur Rampal, secret

militaire. Il n'y a dans ce laboratoire que deux personnes à les connaître. M. Rodier, que voici, et moi-même. L'homme inclina la tête et s'éloigna. —Mais, colonel, vous exposez la vie de tous les membres du personnel qui travaillent ici! C'est une plaisanterie ! Vous savez bien que ces blouses sont insuffisantes contre les virus ! —En effet s'il s'agissait d'une fracture pure et simple dans les parois des chambres. Mais je vous l'ai dit, et d'ailleurs, vous allez pouvoir vous en rendre compte vous-même dans quelques instants, ce ne sont que des fissures de surface, de simples éraflures sur la céramique intérieure des caissons. Venez avec moi ! Ils franchirent les quelques dizaines de mètres qui les séparaient des machines. Les tables étaient presque toutes vides. A proximité de plusieurs d'entre elles, une mince bande métallique courait dans le sol, sans utilité apparente. Le colonel vit que Jacques les avait remarquées. —Ce sont les guides des champs de force, destinés à entourer les tables lors des manipulations dangereuses. Tenez, prenez ce casque de protection, là, sur le tabouret...

Jacques avança la main vers l'objet et heurta une cloison invisible à un pas de la table. Le casque restait hors de portée. Il promena un moment sa main sur la cloison invisible, ne ressentant rien d'autre qu'un très léger fourmillement au bout des doigts.

—Efficace, non? jeta le colonel. En fait, voyez-vous, tout ici a l'air un

peu improvisé, mais dans moins d'une semaine, cette salle sera l'âme du laboratoire. Toutes les tables seront occupées par des techniciens en scaphandre, entourés par le champ de force. Le réseau de protection sera infranchissable. La décontamination se fera par ultrasons, toutes les heures, de jour comme de nuit.

Il marqua une pause, prit le bras de Jacques et l'entraîna vers les machines.

—Croyez-moi, monsieur Rampal, toutes les précautions sont prises. Maintenant, je vais vous montrer les systèmes de production. Ils firent quelques pas et s'arrêtèrent pour laisser passer un jeune soldat qui portait une sorte de caisse de verre, semblable à un aquarium. Jacques reconnut immédiatement la forme caractéristique des phanéroptères carnivores qui se trouvaient à l'intérieur. Ces sortes de petites sauterelles se nourrissaient de vers et d'autres insectes, parfois beaucoup plus gros.

La main du soldat qui portait le récipient hermétiquement fermé s'appuyait sur le fond transparent et Jacques ne put s'empêcher d'éprouver un malaise en constatant que les insectes s'agglutinaient sur les doigts, s'efforçant de percer le verre avec leurs bouches broyeuses. —Vous avez de la chance, nous allons pouvoir assister à la mise en contamination de ces bestioles !

—Ce sont des phanéroptères, des *Peterophylla Camellifolia*, pour être précis... —Hein ? Ah oui ! Peu importe ! Pour moi,

—monsieur Rampal, ce ne sont que des spécimens peu évolués d'armes vivantes.

Jacques monta sur une passerelle, derrière le colonel.

Celui-ci s'orientait facilement dans le véritable dédale de métal vibrant qui les entourait. Il s'arrêta bientôt devant une plaque boulonnée sur la paroi verticale d'une des machines. Elle portait en son centre un hublot carré de couleur sombre.

— C'est ici la phase la plus délicate de la manipulation. Dans ce caisson, commença le colonel en donnant un coup sonore sur la paroi noire, les cages de verre sont volatilisées par ultrasons et les insectes remis en liberté sont soumis à un bombardement d'ions, analogue à un bombardement nucléaire. Cette phase nous permet en général d'obtenir des insectes plus gros que la normale lorsque ceux-ci se reproduiront, mais aussi de les immuniser contre les virus qui vont leur être inoculés automatiquement dans les chambres de contamination. En somme, les bestioles que vous avez vues tout à l'heure vont devenir des « engins » d'apparence inoffensive, mais dont les semences portent des germes redoutables.

Jacques appuya son front sur la vitre et regarda à l'intérieur du caisson.

Une pince flexible télécommandée de l'extérieur venait de déposer la

cage au milieu de la pièce. Il sentit une très légère vibration contre son front et recula instinctivement.

—Oh! rassurez-vous! Ce ne sont pas les ultrasons, c'est la vibration du générateur. Ces hublots sont incassables.

Jacques s'approcha de nouveau. Au bout d'un court instant, la petite caisse de verre explosa en millions de minuscules fragments, libérant les insectes dans tout le caisson.

Presque aussitôt, une lampe clignotante rouge sombre s'alluma en face du hublot, visible de l'extérieur, indiquant que le bombardement venait de commencer.

Le colonel se tourna vers Jacques. —Voilà ! Dans quelques minutes, le bombardement cessera, les insectes seront récupérés un par un au moyen des pinces télécommandées, replacés dans une nouvelle cage de verre soudée à l'intérieur même du caisson et acheminés ensuite sans contact humain vers la chambre de contamination qui se trouve un peu plus loin. Là, une fois la cage brisée comme ici, la température de la chambre baissera jusqu'à l'obtention d'une cryogénisation, d'une congélation si vous préférez. Nous les faisons hiberner, en quelque sorte, et des bras articulés inoculeront alors le virus choisi. Les insectes en état de vie ralentie seront enfin placés dans des containers métalliques entreposés au sous-sol. Le colonel se tut un instant.

Jacques regarda de nouveau à travers la vitre noire.

Les insectes couraient et sautaient, remplissant toute la salle de leurs trajectoires affolées. Pourtant, un détail surprit Jacques. La moitié au moins des créatures s'était agglutinée sur les manchons étanches qui reliaient les pinces mécaniques à la paroi de la chambre. C'était curieux. Et inquiétant. Il se tourna vers le colonel. —Et ensuite, que se passe-t-il? —Ensuite ?

—Oui, après le stockage ?

—Eh bien... il faut espérer qu'ils resteront là indéfiniment, dit le colonel avec emphase. « Mais bien sûr, en cas de besoin, ajouta-t-il en soulignant ce mot d'un sourire malsain, les caissons seront placés dans un vecteur, c'est-à-dire soit un obus à très longue portée, soit un missile, soit encore un satellite en orbite à basse altitude... Parvenu au-dessus de la cible désignée, le vecteur laissera échapper le caisson et les insectes porteurs de germes une fois sortis de leur hibernation pourront se répandre sur la cible... »

Jacques préféra ne pas relever. Toutefois, il demanda encore:

—Mais, dites-moi, mon colonel, il doit bien exister un moyen d'empêcher cela, d'éviter que les insectes contaminés ne se répandent dans les airs, puis sur la terre...

—Vous voulez parler de la possibilité de se défendre contre une attaque de cette nature? « Réfléchissez, monsieur Rampal. « D'une part, les insectes sont trop variés

pour qu'un insecticide classique puisse être efficace contre toutes les espèces susceptibles de porter des germes. D'autre part, le problème ne serait pas résolu, car si l'insecticide pouvait être employé à temps, les insectes seraient certes détruits, mais pas le virus. » —Alors, il n'y a aucun moyen rapide de lutte ?

—Si, il y en a un, mais je doute fort que le pays menacé accepte de l'utiliser... —Quel est-il, colonel ?

—La destruction totale du vecteur et de ce qu'il contient par l'arme nucléaire. L'ennui, c'est que cette destruction devra se faire à l'instant où Ses insectes seront repérés... c'est-à-dire au-dessus du territoire qu'il faudra protéger !

Jacques resta silencieux quelques instants, imaginant sans peine les conséquences de ces derniers mots. L'Etat attaqué par les armes vivantes était condamné à choisir le moindre des deux maux: les virus, ou l'atome...

Le colonel repartit en avant, descendit la passerelle. Quand Jacques revint à sa hauteur, il reprit la parole, plus doucement.

—Je vous avais prévenu, monsieur Rampal. Nous pouvons détenir l'arme absolue. Cette arme idéale qui empêche de façon certaine l'ennemi de nous attaquer. Seulement, il la recherche aussi et c'est le premier qui la possèdera qui s'assurera de Sa paix...

La nuit des insectes. 2

—... et de la mainmise inéluctable sur l'ennemi et ses territoires !

—Non, monsieur Rampal, pas forcément! Car un territoire contaminé n'aurait qu'un intérêt fort restreint durant au moins une ou deux générations et cela signifie simplement que l'arme est nécessaire, mais inutilisable ! Il est impératif que nous la possédions, mais il sera quasiment inutile de s'en servir ! —J'aimerais vous croire, mon colonel. Mais je ne peux m'empêcher de penser que nous allons trop loin. Les insectes sont des créatures évoluées. Nous nous demandons même si certaines espèces ne possèdent pas des moyens de communication d'une complexité et d'une perfection qui dépasseraient, et de loin, nos plus fantastiques réalisations. Alors, que se passerait-il si, brusquement, les insectes refusaient de façon instinctive le rôle qu'on veut leur faire jouer? Après tout, l'immense puissance de Rome a eu toutes les peines du monde à vaincre certaines révoltes d'esclaves. Et si vous donnez des armes aux esclaves, c'en est fini. Surtout si nous ne pouvons pas nous-mêmes combattre ces armes nouvelles... D'autant que les insectes, eux, seront immunisés contre les virus ! Le colonel se recula et regarda Jacques, l'air surpris.

—Monsieur Rampal, j'ai de vous l'image d'un chercheur passionné, compétent et réaliste. Ne m'obligez pas à croire ce que vos cellules grises viennent de concocter. Ne m'obligez pas à

—modifier mon jugement. Maintenant, venez avec moi. Nous n'avons

pas tout vu. Ils quittèrent la salle bourdonnante. Dans l'escalier, le colonel s'arrêta brusquement, forçant Jacques à faire de même.

—A votre avis, pour être efficace, une arme devrait répondre à quels critères ? —Colonel, vous vous doutez bien que cette question ne m'a jamais réellement passionné, mais... je dirais: la rapidité, la précision... et l'efficacité de l'impact. Le colonel sourit, satisfait.

—Pour un néophyte, vous ne vous en sortez pas mal ! Au passage, vous remarquerez que les insectes porteurs de germes réunissent les trois conditions. Mais, comme tout amateur, si je puis dire, vous avez oublié une caractéristique. En fait, la principale. —Et qui est ?

—La panique, monsieur Rampal, la panique !

—Colonel, je suppose que le simple déferlement sur une région d'une nuée de sauterelles porteuses de virus est suffisant pour provoquer la peur ! Nous autres, entomologistes, sommes habitués à ces formes de cauchemar qu'ont les insectes, mais l'immense majorité de la population ne l'est pas ! Et vous savez bien que le nombre suffirait à faire fuir les populations menacées.

—C'est exact, le nombre même des insectes aura un effet dissuasif. Mais imaginez un instant ce qui va se passer. Le caisson est lâché et les bêtes se répandent sur la région. Déjà, dans un premier temps, le virus commence à contaminer les animaux domestiques et les personnes au contact direct des insectes. Et ensuite, ceux-ci, qu'il sera très difficile d'éliminer à cause de leur petite taille, vont se multiplier rapidement. Et je vous ai dit tout à l'heure que le bombardement d'ions permettait de provoquer des mutations sur les progénitures des insectes bombardés. Alors, vous comprenez ce qui va se passer ? —J'en ai peur...

—La première génération d'insectes se répandra sur la région en répandant le virus avec elle. Puis les générations suivantes feront de même. Mais les insectes auront alors décuplé leur taille et ce sont de véritables monstres empoisonnés que les habitants devront combattre, des monstres de près d'un mètre pour la plupart des espèces. C'est ce que nous pouvons comparer lors d'une explosion nucléaire, à l'effet de souffle. Les insectes devront se nourrir, et les besoins d'animaux sauvages pesant plusieurs kilos ne sont pas les mêmes que ceux de minuscules sauterelles... Et vous connaissez pourtant l'étendue des ravages que peuvent créer ces nuages de sauterelles... « Si vous aimez les chiffres, monsieur Rampal, sachez que nous avons estimé la zone contaminée par un seul caisson d'insectes à une surface comparable à deux départements, et cela avant même que les opérations de combat contre les insectes puissent commencer. Et plus ces opérations tarderont, plus la zone s'étendra... »

Le colonel tourna brusquement le dos à Jacques et descendit les dernières marches.

Il poussa une double porte et Jacques le suivit dans une salle plongée dans la pénombre, où de minces rampes électriques diffusaient une faible lumière verte, accrochant çà et là les angles d'énormes cages de verre. Et dans les cages...

Jacques s'arrêta net, ne pouvant en croire ses yeux.

Derrière la fragile cloison, à quelques mètres de lui, une mante brune le fixait de ses yeux rouges et globuleux, frottant lentement l'une contre l'autre ses puissantes pattes épineuses. Des antennes qui se balançaient doucement contre la vitre jusqu'à l'extrémité de ses membres postérieurs, elle mesurait plus d'un mètre.

Du fond de la cage, d'autres créatures identiques s'approchaient de la cloison.

Jacques restait immobile, horrifié, devant le monstre.

Le colonel, lui-même, était silencieux.

Soudain, en une détente prodigieuse, l'une des mantes se jeta sur la cloison transparente et Jacques se tassa sur lui-même, instinctivement. Il attendit le choc, mais l'animal retomba au fond de la cage, presque assommé.

— Les vitres sont solides, rassurez-vous ! dit une voix féminine dans son dos.

Jacques se retourna et reprit ses esprits. Une jeune laborantine brune le fixait. Il fut surpris par l'éclat dur que la lueur verdâtre de la salle donnait à son visage.

—Comment pouvez-vous... ?

—Comment je peux travailler ici ? C'est une simple question d'habitude, dit-elle sans sourire.

Puis elle fit volte-face et se dirigea vers d'autres cages.

Le colonel et Jacques la suivirent.

Toutes les cages étaient construites sur le même type. Quatre cloisons verticales en verre armé, montées entre des cornières métalliques grises. L'une des cloisons servait de porte et des verrous imposants étaient fixés sur les cornières. Le plafond était aussi constitué d'une plaque de verre, le plus souvent percé d'un étroit guichet grillagé aux mailles épaisses. Là encore, des passerelles métalliques couraient au-dessus des cages.

Les cloisons abritaient toutes des insectes familiers à Jacques, mais de proportions gigantesques, dix à vingt fois supérieures à la normale.

Dans un brouillard, Jacques entendit la jeune femme se lancer dans des explications détaillées sur les mutations provoquées, au cours desquelles des accouplements dantesques provoquaient la naissance de larves pesant parfois plusieurs kilos...

Il sortit enfin de la salle, ébloui un instant par le chaud soleil qui éclairait le hall.

Le colonel souriait, déjà prêt à remonter vers son bureau.

—Monsieur Rampal, je vous laisse. Nous nous reverrons demain pour fixer vos nouvelles attributions. J'espère que cette courte visite vous a instruit de ce que nous avons à faire, ajouta-t-il en se retournant.

Jacques sortit dans la cour, répondant distraitement à la sentinelle en hochant la tête. Puis il se dirigea vers le bâtiment d'optique, frappa, entra et se laissa tomber sur une chaise, sans un mot.

Une jeune femme blonde aux immenses yeux violets vint vers lui, vêtue d'une blouse blanche qui révélait à chaque pas ses longues jambes dorées et fuselées. Elle se pencha vers lui.

Jacques ne put qu'admirer la finesse de ses poignets.

—Tu les as vus ?

Il hocha la tête.

La jeune femme reprit :

—C'est horrible. Il me les a montrés hier après-midi. On aurait dit que ça lui faisait plaisir de me voir à côté des cages, avec ces horreurs à l'intérieur.

—Mais enfin, Viviane, c'est de la démente ! Nous allons droit à la catastrophe ! Il doit bien se douter que nous ne pourrons jamais contrôler de telles créatures. C'est impensable... —Sans doute. Mais même s'il le sait, il fera tout de même intensifier les expériences, en—s'abritant comme d'habitude derrière les ordres reçus. Tu sais, il fait partie de ces gens qui obéissent toujours, jusqu'au bout. Ils passent leur vie à faire des concessions, et quand il faudrait se lever pour refuser et se battre, ils n'en ont plus la force... —Mais jusqu'où iront-ils ?

—Oh, pour ce qui est de la taille des insectes, je pense qu'ils vont s'arrêter bientôt. Mais il y a autre chose...

La jeune femme hésitait à parler. Elle s'assit en face de Jacques. Puis elle alluma une cigarette et souffla lentement la fumée vers la fenêtre.

—Qu'y a-t-il d'autre ?

—Tu te souviens qu'il y a environ un mois, je t'avais dit que le comportement de certains insectes se modifiait de façon sensible ? Ils étaient plus agressifs, plus nerveux, presque. Plus voraces, plus cruels, plus bruyants même. Comme si une force inconnue les poussait à se transformer, à modifier leurs habitudes... Ils s'agglutinaient sur les verrous de nos petites cages à expériences. Certains, parfaitement individualistes, semblaient même s'organiser en tâtonnant... Eh bien, d'après le colonel, c'est à peu près à la même époque que les premiers mutants ont été obtenus.

—O. K., je m'en souviens. C'est ce que d'ailleurs j'ai laissé entendre au colonel, mais ça n'a pas eu l'air de le troubler. Je crois même que je suis passé pour un imbécile.

—De toute façon, le colonel n'est pas ici pour nous écouter. Il est ici

pour appliquer les ordres.

Elle lui sourit, mais Jacques distingua au fond de son regard une lueur craintive.

—Et puis hier, en feuilletant les derniers numéros du courrier scientifique, j'ai trouvé quelque chose. Tiens, regarde toi-même. Elle se leva, alla prendre une mince pile de feuillets imprimés sur un rayonnage et les tendit à Jacques.

Il les parcourut rapidement.

C'étaient de simples notes de correspondants locaux concernant des apparitions d'insectes apparemment plus gros que la normale. On ne parlait pas de victimes ni de dégâts, mais il était évident que les articles avaient dû être censurés. Jacques les reposa sur le bureau. — Tu crois que certains mutants se seraient échappés ?

—Dans ces régions, dit-elle en désignant les journaux, c'est évident. J'ai consulté les cartes. Les indications qu'ils ont laissé filtrer dans ces articles démontrent que les mutants ont tous été observés à proximité de labos comme le nôtre. Et cela montre aussi que dans tous les pays intéressés, les recherches en sont à peu près au même point, ce qui explique la hâte du colonel. Jacques allait répondre lorsqu'un hurlement les cloua tous les deux sur place.

CHAPITRE III

Le hurlement s'acheva en une sorte de plainte presque inhumaine.

Viviane et Jacques se levèrent en même temps.

—Ça vient du labo ! —Allons-y !

Instinctivement, avant de quitter la pièce, Jacques chercha des yeux une arme. Il n'y en avait pas.

Déjà Viviane traversait en courant la cour pierreuse, tandis que des autres pavillons isolés plusieurs chercheurs et des soldats accouraient en toute hâte.

Une sirène se fit entendre, envoyant vers l'horizon barré de nuages un feulement glacial. Jacques allait rejoindre Viviane lorsqu'une mante énorme bondit hors du laboratoire par une fenêtre brisée. Un soldat l'aperçut et s'agenouilla pour tirer.

Il n'en eut pas le temps. Le monstre franchit d'un bond les cinq mètres qui le séparaient de l'homme, apparaissant tout à coup en plein soleil. Malgré lui, Jacques resta ébahi devant le chatoiement splendide de la lumière vive sur la carapace.

La mante retomba sur le soldat et le mordit à la gorge.

Déjà d'autres mantes brunes géantes s'échappaient du laboratoire et se répandaient dans la cour.

L'une d'elles bondit vers Viviane, pauvre silhouette paralysée par la terreur. Un soldat hésitait à tirer sur la bête, trop proche de sa proie. Le temps sembla un instant suspendu.

Jacques ramassa une pierre et la lança en direction de l'insecte. Les yeux proéminents de la bête virent le projectile au sommet de sa course et la mante fit un bond de côté qui l'éloigna de la jeune femme. Tout à coup, un bruit de moteur hurlant fit s'écarter les hommes. Une jeep traversa la cour, avec deux soldats à bord. Le conducteur, abrité derrière le volant, fonça sur la mante la plus proche et la heurta de plein fouet, faisant éclater l'insecte géant comme une mangue mûre. Viviane restait immobile, couverte de débris gluants de chitine, au milieu de la cour.

La jeep fit demi-tour et se dirigea vers un autre monstre qui menaçait un chercheur, isolé contre la grille, terrorisé.

Au dernier moment, la mante fit un écart et se leva sur ses pattes postérieures. Elle surplomba

ainsi le véhicule et happa au passage le bras du passager. Jacques entendit l'homme hurler pardessus le crissement des freins. La mante bondit de côté, emportant entre ses puissantes mandibules le bras du soldat, sectionné au niveau du coude.

Jacques ne put expliquer plus tard ce qui le saisit à cet instant, mais il poussa à son tour un hurlement de rage et, ramassant une lourde bêche que les ouvriers avaient laissé tomber dans leur fuite, il se rua sur la bête énorme. Il n'entendit pas les avertissements des autres hommes.

Le tranchant du métal s'abattit juste derrière la tête de la mante, sous la bosse du thorax, là où l'articulation du cou était sans défense.

Dans un flot de sang, la tête triangulaire du monstre roula à quelques pas. Jacques s'acharna encore à plusieurs reprises sur le corps de l'animal décapité. D'autres soldats arrivèrent à la rescousse, mais c'était inutile. Jacques rejeta la pelle rougie et se détourna.

Viviane vint le rejoindre, pâle, sa blouse tachée de débris immondes.

Dans la cour, des coups de feu claquèrent. Des hommes tiraient maintenant un par un les monstres, trop exposés sur l'aire déserte. Le premier moment de panique était passé. Mais Jacques et tous les chercheurs présents se rendirent compte à cet instant des ravages que pourraient exercer ces bêtes, face à une population saisie par la surprise.

Longeant la grille, un groupe d'hommes se hâtait vers le laboratoire. Jacques et Viviane les rejoignirent.

La sirène cessa de hurler.

Brutalement plongés dans la semi-pénombre du hall, les hommes marquèrent un temps d'arrêt. Il y avait là tout le personnel des pavillons, dont quelques femmes.

Derrière la double porte, des ordres brefs et des piétinements annonçaient que de ce côté-là, le combat continuait.

Le colonel parut en haut de l'escalier, escorté de plusieurs officiers.

Tous étaient armés et portaient leurs casques.

Jacques trouva le détail parfaitement insolite. Il voyait mal comment un casque pouvait protéger son porteur des pattes crochues d'une mante carnassière d'un mètre de long.

—Les femmes dans l'autre aile ! Les hommes, prenez des armes et venez avec moi ! cria le colonel.

Comme les chercheurs étaient encore sous le coup de ce qui s'était passé dans la cour, ils ne réagirent pas immédiatement. Le colonel crut bon d'ajouter :

—Les insectes ne sont pas contaminés, il n'y a pas à en avoir peur !

Peu après, un petit groupe pénétra dans la salle immense.

Les hommes furent stoppés net par une sorte de plainte suraiguë. Certains durent même porter les poings contre leurs oreilles pour atténuer la douleur brutale.

Dans les premières cages qu'ils virent, des milliers de grillons noirs entonnaient leur plainte amplifiée par les parois de verre.

Un soldat se mit à trembler et pointa sa mitraillette vers la cage la plus proche. Le bruit atteignait un paroxysme.

—Ne tirez pas, vous allez briser la cage ! cria Jacques.

—Retournez dans le hall ! dit sèchement un des officiers au soldat désarmé.

Le colonel commença d'avancer entre les cages. Au fond de la salle, des lueurs vives dansaient, reflétées dans les parois transparentes, mais on n'entendait plus d'ordres. Seule une sorte d'intense piétinement annonçait la présence des insectes.

Quelquefois, un raclement produit par une carapace basculant sur le béton faisait ralentir le petit groupe, mais les insectes semblaient se terrer dans les zones de pénombre.

Les hommes s'avancèrent encore en silence sur quelques mètres.

Enfin, parvenus au milieu de la salle, ils s'arrêtèrent, en alerte.

Le silence tomba derrière eux comme si les grillons s'étaient concertés. Jacques perçut le bruit caractéristique d'un hélicoptère qui devait se poser dans la cour, ou peut-être sur le toit en terrasse.

Un soldat cria. Jacques remarqua alors que plusieurs d'entre eux portaient des lance-flammes. L'homme désigna du doigt une ombre qui courait silencieusement le long du mur, tentant de passer derrière le petit groupe.

Les yeux de la bête brillaient faiblement. Puis une autre ombre apparut au-dessus de la première, sur le mur.

—Un lucane géant, dit Jacques à mi-voix.

—Lucane ou n'importe quoi d'autre, il faut remettre ces saloperies dans les cages !

La bête passa lentement devant une rampe électrique et tous les

hommes frémirent en découvrant en ombres chinoises les pinces rougeâtres

aux reflets métalliques, se refermant sur le vide. Elles pouvaient serrer des objets gros comme la cuisse.

Les antennes en forme de peignes élargis frottèrent un instant le néon et la bête passa en raclant son abdomen sur l'abat-jour de tôle...

Le colonel leva la main et désigna le lucane d'un geste sec. Un soldat s'approcha, tenant son lance-flammes pointé vers le mur.

Arrivé à quelques mètres de l'insecte, il appuya sur la détente.

Un jet de flammes rouges jaillit en grondant du tube d'acier et nimba la créature d'un flot de feu presque liquide, s'étalant contre le mur.

Le lucane tomba à la renverse, suivi par le faisceau qui virait à l'orangé. Une intense odeur de corne et de viscères brûlés se répandit tout de suite dans la salle.

Le soldat abandonna l'insecte carbonisé et

remonta lentement le j et du lance-flammes vers l'autre monstre qui tentait de reculer.

A la lueur de l'arme, Jacques vit tout à coup, à environ dix mètres derrière les hommes un pullulement ignoble de ces créatures cauchemardesques.

Le colonel les avait vues aussi et donnait déjà des ordres.

Les soldats se regroupèrent en cercle et déchaînèrent un feu d'une violence terrifiante sur les bêtes.

Jacques sentit sur son visage et ses bras le souffle brûlant des armes.

—Elles nous ont encerclés, commenta un officier à l'adresse du colonel.

Ce dernier ne répondit pas. Le feu maintint un instant les bêtes à distance mais la position deviendrait vite intenable si les hommes devaient rester au milieu de ce cercle de flammes.

Les officiers analysaient froidement la situation mais une appréhension certaine se lisait sur les visages tendus. Même les plus entraînés des soldats ne pourraient résister longtemps à cette horreur. Les nerfs craquaient forcément à un moment. Et qui, de toute façon, pouvait être entraîné pour lutter contre ça ? C'était le retour brutal à la Préhistoire, aux fins fonds des premiers âges. Le cercle de feu plaçait les hommes hors du temps...

—Combien y en avait-il dans les cages ?

—Environ six cents, mais la première équipe

—en a enfermé les trois quarts dans les sous-sols. Il suffira de les noyer.

—En attendant, il faut sortir d'ici.

Une rampe électrique toute proche éclata avec un bruit sec, à peine couvert par le grondement intermittent des lance-flammes. Jacques reçut quelques débris de verre qui lui entaillèrent le visage sans

gravité.

La scène devint presque irréelle. Les reflets rougeâtres dansaient sur les parois de verre que la chaleur risquait de faire exploser d'un instant à l'autre. Les ombres des lucanes semblaient gigantesques, portées contre les murs.

L'insecte agrippé au squelette de la lampe se pendit une seconde aux fils électriques qui se détachèrent lentement du mur. Il y eut une étincelle et les lumières vacillèrent. La bête tomba, foudroyée.

—Vite, cria Jacques, il faut sortir ! On va les électrocuter !

A cet instant, un homme leva les yeux vers les passerelles qui surplombaient les cages et poussa un cri d'horreur.

Au-dessus du groupe, les passerelles étaient couvertes de monstres et certaines parties des structures commençaient à ployer vers le sol.

Les hommes firent retraite vers la porte battante. L'un d'entre eux, resté un peu en arrière, reçut le premier monstre sur le dos et s'effondra contre une cage en criant. Déjà les pinces du lucane se refermaient sur son cou.

Le colonel bondit malgré sa petite taille et attrapa l'insecte par les pattes.

Dans un effort crispé, il fit basculer la bête sur le dos et lui déchargea son revolver dans l'abdomen.

Le groupe repartit, ponctuant sa marche vers l'issue de la salle par de brefs éclairs de leurs lance-flammes.

Une trentaine d'insectes furent ainsi mis hors de combat avant que les hommes n'atteignent la porte et se jettent dans le hall.

Jacques commença à dérouler le tuyau de la lance d'incendie située au bas de l'escalier tandis que par l'émetteur portatif, le colonel donnait l'ordre aux hommes de la première équipe qui se trouvaient encore à l'autre extrémité de la salle d'évacuer les locaux.

Quand ce fut fait, Jacques et deux soldats ouvrirent de nouveau la porte et commencèrent à inonder le sol.

La puissance du jet repoussa les insectes en désordre. Il était temps car les premiers lucanes se trouvaient à moins de quelques pas de la porte. Ils arrosèrent le plafond pour faire tomber au sol les insectes. Peu à peu, l'eau se répandit dans la salle et atteignit les fils dénudés de la rampe d'éclairage.

Il y eut une sorte d'atroce grésillement et ils virent tous les pattes crochues des lucanes se crispier violemment à plusieurs reprises.

Un troisième homme vint le remplacer et Jacques rejoignit les autres dans le hall.

Rodier, le responsable de la production, était en grande conversation avec le colonel. —A votre avis, comment cela s'est-il passé ? —Mon colonel, il semblerait qu'un verrou métallique n'ait pas résisté aux

sécrétions d'acide. Ensuite les insectes se sont échappés et ont attaqué Mlle Torrent qui était seule dans la salle, au mépris des consignes de sécurité... —Mais il y a eu au moins deux cages d'ouvertes, puisque nous avons vu des mantes et des lucanes... Rodier parut perplexe.

—Il faudrait sans doute interroger Mlle Torrent, si elle a repris conscience.

Le colonel et Rodier remontèrent l'escalier, suivis de quelques officiers. —C'est comme la dernière fois, dit un chercheur que Jacques connaissait vaguement de vue.

—Vous voulez dire que cela s'est déjà produit ?

—Oh ! ce n'était pas aussi grave ! C'était un échantillon complet de bestioles... Mais celles que nous appelons la génération Zéro, c'est-à-dire celles qui viennent pour la première fois de subir le bombardement. Elles n'ont pas eu le temps de procréer. D'ailleurs, on les a presque toutes rattrapées...

—Presque toutes... , s'étrangla Jacques.

La voix du colonel tomba du haut de l'escalier:

—Allons, allons, monsieur Rampal, vous pensez bien que s'il y avait du danger, je vous aurais prévenu !

—Parce que vous trouvez qu'il n'y a pas de danger à laisser des bêtes comme ça courir dans la nature ! Et les deux pauvres types qui sont en train de mourir dans la cour, c'est sans doute parce qu'ils ont fait une promenade de santé ? Vous vous foutez de moi !

—Monsieur Rampal, hurla le colonel, je vous prie de mesurer vos propos ! Vous êtes sous mes ordres !

—Sous vos ordres ou pas, je n'en ai rien à foutre ! Je ne suis pas un militaire, moi, et je ne resterai pas une minute de plus à attendre vos prochaines inepties ! Nous ne sommes pas encore réquisitionnés, que je sache ! —Cela ne va sans doute pas tarder, répondit le colonel d'un ton menaçant, mais Jacques était déjà sorti.

Dans la cour, plusieurs dizaines d'hommes en uniforme s'affairaient. On avait emmené les blessés vers l'hélicoptère tandis que des camions bâchés franchissaient la grille et venaient se garer tout près du labo.

Jacques aperçut aussi un petit groupe de chercheurs occupés à étudier de près le cadavre d'une mante.

Il pénétra dans l'autre aile et rencontra Viviane dans le hall, près du téléscrip-teur. Elle

parut soulagée de le voir et montra du doigt les fines coupures qui ornaient les joues de Jacques. —Oh, ce n'est rien, nous avons eu quelques mots avec un néon...

Elle sourit et il sentit que la tension de ces derniers instants tombait. Mais pour combien de temps ?

Viviane l'attira vers le téléscrip-teur et lui tendit le rouleau de papier qui en sortait. Il s'approcha et lut à haute voix: —A. F. P. 11 h 45

Provenance Agence Centrale.

« On signale plusieurs nuées d'insectes géants aux alentours des laboratoires de recherche génétique de Mekambo (Gabon), Tacha (Pérou) et Sarawah (Indonésie) . Les insectes, qui appartiennent à différents ordres, semblent organisés et attaquent par vagues successives, faisant des ravages considérables dans les cultures et les troupeaux. Il y aurait quelques victimes parmi la population, mais cette information n'est pas confirmée. »

Jacques laissa retomber mollement le rouleau de papier.

—La panique ne va pas tarder...

—Il y a encore autre chose, dit Viviane à voix basse.

—Oui?

—Claudia, tu sais, la jeune femme qui travaillait en bas... —Mlle Torrent?

—Oui, c'est ça ! Elle est à côté. Les médecins—s'en occupent. C'est elle qui a été attaquée tout à l'heure. —C'est grave ?

—Oui, si elle s'en sort, elle restera mutilée. Les mantes lui ont presque arraché une jambe au niveau de la cuisse. Jacques serra les poings.

—Avant de perdre conscience, elle m'a dit que certaines mantes l'avaient attaquée mais que la plupart des autres avaient cisailé les verrous des autres cages avant de quitter la salle. —C'est impossible !

—C'est ce que je pensais aussi, mais cela m'a été confirmé par les soldats qui l'ont amenée ici... Elle voulait nous prévenir...

Ils furent interrompus par l'entrée du colonel, suivi de Rodier qui jeta un regard mauvais à Jacques.

Le colonel était essoufflé, sous le coup d'une violence colère. Il s'arrêta devant l'entomologiste et le toisa malgré sa petite taille. —Vous êtes encore là, Rampal ! —Je suis libre de mes faits et gestes, colonel ! —Plus pour longtemps, mettez-vous ça dans le crâne ! Et puis, votre demande de congé de ce matin, considérez qu'elle est remplie et accordée ! C'est un ordre !

Il tourna les talons et pénétra dans la salle où les médecins tentaient de sauver Claudia Torrent.

Par l'entrebâillement de la porte, Jacques vit qu'une couverture avait été jetée sur le corps...

CHAPITRE IV

Pendant les quinze jours qui suivirent son départ du laboratoire, Jacques ne put que se perdre en conjectures quant à ce qui se passait au sommet du plateau.

Ce qu'il savait, en observant de temps à autre les allées et venues sur les routes du voisinage, c'était que le colonel avait reçu des renforts et beaucoup de matériel.

Les expériences devaient aller grand train. Le service de production avait dû recommencer à fonctionner et Jacques se demandait avec angoisse ce qui allait maintenant en sortir...

Quelles nouvelles abominations allaient naître dans les cages de verre ? Quels nouveaux mutants peuplaient désormais les sous-sols creusés dans le schiste ?

Il ne pouvait répondre ni à l'une, ni à l'autre de ces questions.

Tout ce qu'il savait de l'action des insectes, il l'avait appris par les journaux que le facteur déposait régulièrement en bas du chemin d'accès à la ferme.

En fait, la situation avait considérablement évolué.

Ce qui n'était au début du mois qu'une série de coïncidences meurtrières sans grand retentissement, était maintenant connu du

grand public.

En de nombreux points du globe, mais toujours à proximité immédiate des laboratoires militaires, les insectes faisaient des ravages, s'attaquant à la végétation, aux troupeaux et aux populations isolées et non prévenues.

Le péril grandissait, mais Jacques constatait qu'une fois encore les grandes puissances s'accusaient mutuellement d'avoir déclenché ces vagues d'assaut.

Les mises en garde menaçantes succédaient aux communiqués accusateurs, gravissant lentement mais inexorablement les degrés de l'escalade.

Les journaux à sensation colportaient les nouvelles les plus invraisemblables, sans souci de la vérité, ni de la panique qui risquait un jour d'éclater...

Pourtant, en lisant quelques revues plus sérieuses, Jacques se rendait compte que la situation était grave.

Des invasions de sauterelles géantes avaient ainsi dévasté la plupart des terres cultivées de deux ou trois provinces africaines. En Asie du sud-est, en plus de la famine inévitable qui allait s'abattre sur des territoires immenses, des multitudes de troupeaux avaient été contaminés par des morsures, facilitant l'étalement des germes pathogènes. Des cas de variole, de typhus et de peste étaient signalés jusque dans certaines capitales, là où la pauvreté des populations provoquait la promiscuité et la déchéance...

En Amérique du Sud, c'était plus grave encore. En l'espace de quelques semaines, la forêt brésilienne et les hautes terres péruviennes étaient devenues des zones interdites. Les autochtones, fortement disséminés dans ces lieux inhospitaliers, avaient été anéantis sans qu'il soit possible de procéder à des évacuations.

Certains animaux sauvages comme les pumas ou les coyotes des plateaux descendaient maintenant dans les plaines habitées, en quête de nourriture, fuyant la marée des insectes grouillants.

Ceux-ci se reproduisaient à une allure extraordinaire.

Bien entendu, les bêtes sauvages, enragées de devoir quitter leurs territoires de chasse, faisaient à leur tour d'importants dégâts dans les faubourgs des villes... A Montevideo, un autocar scolaire avait été attaqué par une bande de coyotes hurleurs, et le cas n'était pas isolé...

Partout, les forces armées faisaient front, mais cette situation anormale se dégradait de jour en jour.

Bien entendu, les savants interrogés au sujet des expériences menées sur les insectes affirmaient tous que les mutations étaient réversibles et que le fléau s'éteindrait de lui-même comme un incendie cesse lorsqu'il n'est plus alimenté...

C'était l'opinion généralement admise bien qu'en réalité, nul ne sache

très bien comment cela allait se passer.

On avançait le fait que les mutants ne pouvaient se reproduire, mais c'était peu probable. De plus, aucune grande puissance ne tenait à révéler le nombre des mutants qui s'étaient échappés des laboratoires. Par contre, ce qui faisait le plus peur au grand public, c'était cette impression que désormais, tous les insectes agissaient de façon concertée, comme par rapport à un immense plan d'ensemble dont l'homme était devenu la victime désignée...

Certains savants avaient calculé qu'au bout de quelques mois seulement, le quart de la planète serait la proie des mutants. La population touchée serait bien évidemment supérieure à cette proportion, si l'on tenait compte du fait que les zones les plus peuplées étaient touchées en premier, et que les famines seraient effroyables au cours des quatre ou cinq années à venir.

Dans les pays civilisés, la population ne cédait pas encore à la panique, se sentant moins menacée qu'ailleurs. Pourtant, insensiblement, la vie de tous les jours commençait à être altérée par les événements qui se déroulaient à des milliers de kilomètres de là.

Certaines denrées, par exemple, commençaient à se faire rares. Le chocolat, le sucre, certains fruits, certaines étoffes étaient rationnés, car les pays producteurs étaient contaminés...

Jacques n'ignorait pas que la situation de ces Etats était préoccupante car leur sous-développement chronique allait s'accroître de façon définitivement irréversible.

Certaines jeunes républiques d'Afrique étaient déjà retournées à l'état sauvage. Ce n'était plus que de la terre dévastée, où les observateurs apercevaient parfois des cadavres à demi brûlés, déchirés, abandonnés au milieu des ruines dans des poses horribles, ossements blanchâtres encore revêtus de chair purulente qui formaient d'obscènes ornements au long des pistes désertées.

Jacques Rampal attendait qu'il se passe quelque chose, mais il ne savait quoi exactement. Parfois, il avait l'impression que l'humanité tout entière s'était avancée sur une planche à bascule et qu'elle allait être d'un moment à l'autre précipitée dans le vide...

Pour tromper cette sinistre idée que le temps était en suspens, il avait entrepris de faire quelques travaux dans la ferme. Sa sœur Juliette devait venir l'aider.

Un dimanche, il descendit donc à la gare pour l'accueillir.

En ville, les gens semblaient fermés sur eux-mêmes. La présence de nombreux soldats accentuait encore cette tension. Même les cris des camelots dans les stands de toile ne semblaient pas aussi assurés que d'habitude. Pourtant il faisait beau et quelques touristes arrivaient déjà pour passer leurs vacances en pleine nature.

La place de la gare était encombrée de véhicules militaires. Jacques

aperçut le colonel qui feignit, lui, de ne pas le voir. Il était occupé à surveiller les opérations de ses hommes qui déchargeaient avec force précautions des caissons en métal kaki. Des signes étaient peints sur les parois mais leur signification échappait à Jacques.

Sur des containers plus petits, il nota tout de même la présence du sigle d'un grand laboratoire pharmaceutique allemand.

Il sut ainsi que les expériences continuaient.

Jacques attendit l'arrivée du train pendant une demi-heure. Un convoi militaire l'avait précédé et il fallut attendre le déchargement complet des wagons à ridelles.

Enfin le train de Paris entra en gare. Juliette apparut à la porte du deuxième wagon, ses longs cheveux bruns et sa robe rouge vif entraînés par le vent. Elle souriait et sauta prestement sur le bitume du quai avant l'arrêt complet des voitures.

Cela faisait plusieurs mois que Jacques n'avait pas vu sa jeune sœur et il la trouva embellie. Son teint légèrement bronzé lui allait à ravir.

Mais le sourire de Juliette s'effaça lorsqu'ils retraversèrent la place encombrée par les fourgons.

Ils pressèrent le pas et rejoignirent la camionnette de Jacques.

— Toujours le même monstre ! dit Juliette de sa voix claire.

— Oh, il faudra bien que je la change un jour, mais elle me rend tellement de services...

La camionnette bleue affichait son grand âge. La carrosserie commençait à se corroder un peu partout et Jacques savait que le moteur se fatiguait vite. Mais il s'attachait aux objets et la vieille camionnette faisait partie des meubles.

Ils sortirent de la ville. La route commença à s'élever en larges lacets vers le col. Le moteur s'essouffait à cause de la chaleur et Jacques se doutait que le chemin de chèvre serait plus difficile à grimper que la dernière fois.

Après un grand virage à gauche tracé entre deux vignobles rachitiques, ils se retrouvèrent bloqués derrière un long convoi militaire. Des camions énormes et plusieurs transports de troupes se dirigeaient aussi vers le col. Vers le laboratoire.

Un détail le surprit comme il doublait un à un les lourds véhicules.

D'habitude, les soldats entassés dans les transports de troupes affectaient de rire au passage des voitures qui les doublaient. Là, de façon sensible, ils semblaient plongés dans de profondes réflexions, ne levant même pas la tête lorsque Jacques klaxonnait. On aurait dit qu'ils portaient au combat.

Certains véhicules tiraient des affûts étranges, semblables à des obusiers à canons sciés. C'étaient des lance-flammes.

La nuit était presque tombée lorsqu'ils s'étaient engagés dans le chemin cahoteux.

Au bout de quelques mètres, ils avaient dû refermer les vitres sous l'assaut brutal d'une escadre de mouches bourdonnantes. Puis Jacques avait repris son ascension prudente vers la combe, clignant des yeux sur le mince pinceau des phares qui trouait la pénombre.

Une même pensée émue leur était venue en voyant un lapin effaré traverser le chemin juste devant eux.

Souvent, lorsqu'ils étaient enfants, Jacques et Juliette s'asseyaient sur les genoux de leur mère et écoutaient, blottis contre son corps rassurant, les histoires bizarres qu'elle racontait.

Il y avait celle de cette petite fille aux nattes blondes dont ils avaient tous deux oublié le nom, qui s'ingéniait à accumuler les difficultés et les obstacles devant ses désirs, pour mieux les contourner.

Pour aller caresser le lapin au fond du jardin, par exemple, la petite fille devait sortir par la grange dont la porte était si lourde pour ses petites mains, puis sauter le ruisseau qui semblait s'élargir à chaque pas, puis encore passer à côté du grand épouvantail à l'allure méchante qui tentait d'écarter les oiseaux et faisait si peur aux fillettes blondes.

Enfin, dans la minuscule baraque, il fallait chercher à tâtons le clapier, en posant parfois la main sur de gigantesques toiles d'araignée. Et le lapin, quelquefois, était ailleurs, en train de ronger consciencieusement une carotte à l'autre bout du jardin...

La petite fille blonde repartait...

Jacques et Juliette ne se souvenaient pas qu'elle eût un jour attrapé le lapin. Ils rirent un instant de l'histoire. Heureux d'être ensemble.

Ils avaient maintenant dépassé la ferme du père Cazes, le plus proche voisin de Jacques. Les chèvres broutaient en silence tandis que le vieux bonhomme devait s'affairer dans la sombre cuisine, de l'autre côté de la bâtisse. En été, il rentrait ses chèvres plus tard, après le coucher du soleil.

Déjà, c'était un autre monde.

Ils atteignirent la *lune*.

Après un détour à peu près plat, le chemin devenait brusquement abrupt.

A certains endroits, le roc pointait à fleur de terre, révélant de longues balafres de schistes noirs. Jacques avait passé plusieurs jours à briser les plus grosses roches à grands coups de masse.

D'un côté, la muraille de schiste s'élevait à la verticale, parsemée de mousse jaunie, et de l'autre, la colline dévalait vers le ravin, plantée çà et là de châtaigniers dont les racines nouvelles émergeaient des plants de myrtilles sauvages.

Il y avait juste la largeur de la camionnette et c'était cet endroit que Jacques avait baptisé la lune.

Il franchissait ce passage avec précaution, car le moindre choc aurait

faussé la direction ou percé le carter.

Juliette éclata de rire. —Qu'est-ce qui provoque cette hilarité ? —Tu aurais dû voir ta tête !

—Ça m'est assez difficile quand je conduis... Tiens, nous arrivons.

Les phares éclairaient un dernier tournant, coupé par un ruisseau qui se perdait à droite dans les broussailles en pente.

—Heureusement qu'il ne pleut pas, sinon le chemin serait coupé ! Juliette acquiesça en silence. Ils n'avaient pas encore parlé des insectes. Jacques rentra la camionnette en marche arrière dans la grange, heurtant du pneu une ancienne borne de pierre située sur le côté de la porte, et qui avait servi dans les temps anciens à descendre de cheval.

Il faudra que je la retire demain, pensa-t-il, comme si l'urgence de la chose lui apparaissait tout d'un coup.

Il coupa le moteur, éteignit les phares et rejoignit Juliette devant la maison.

Elle détaillait la façade éclairée par la lune.

—Dis donc, frère, je suppose que c'est moi qui suis volontaire d'office pour repeindre les volets ? dit-elle d'un ton moqueur.

—Ceux du rez-de-chaussée sont déjà faits, et comme il n'y en a pas au premier, ça devrait aller assez vite...

Elle se tourna vers son frère, l'air soudain sérieux.

—Et si tu dois soutenir un siège, tu ne crois pas que les insectes risquent de pénétrer par en haut ?

Surpris, Jacques hésita avant de répondre. —Pourquoi crois-tu qu'il faudra soutenir un siège ?

—Oh, Jacques, ne fais pas l'idiot ! C'est dans tous les journaux, ces histoires d'insectes... —Juliette, ne t'emballe pas ! D'abord, ça se passe loin d'ici, et ensuite...

—... Possible, l'interrompt sa sœur, mais tu as l'air d'oublier qu'au-dessus de ta ferme, il y a un laboratoire militaire !

—Cela, vois-tu, c'est peut-être la dernière chose que j'oublierai ! —Et tu penses qu'il n'y a pas de danger... —Tu sais bien que je ne t'aurais pas laissée venir s'il y avait du danger ici ! Je t'ai écrit que nous avions eu des accidents, mais il est improbable que cela se reproduise. Le colonel est peut-être un exalté, mais sûrement pas un fou. Et je crois qu'il tient trop à la réussite de sa mission pour prendre des risques... Juliette n'avait pas l'air d'être trop convaincue, mais elle n'insista pas. Ils n'en reparlèrent pas pendant la soirée. Mais Jacques eut du mal à trouver le sommeil. Un sentiment de remords l'envahissait peu à peu. Même s'il était persuadé de la justesse de son opinion concernant le colonel. Il savait que quelques insectes s'étaient échappés, mais jusqu'à

présent, il n'avait pas cru que d'autres pouvaient le faire. Il estimait logique-

La nuit des insectes. 3.

ment que les consignes de sécurité avaient dû être renforcées depuis son départ.

En fait, il n'en était rien, mais cela, Jacques ne pouvait pas le savoir...

CHAPITRE V

Jacques achevait de préparer le petit déjeuner lorsque Juliette descendit de sa chambre. Elle était déjà prête, en short, les cheveux ramenés en arrière et maintenus par un ruban bleu.

—Programme de la journée ! annonça-t-elle à haute voix. Primo: faire le ménage, parce que c'est pas terrible quand on te laisse tout seul ! Secundo: je...

—... Tu as bien dormi? l'interrompit Jacques.

Juliette, arrêtée dans ses effets, prit un air boudeur.

—Puisque tu en es au programme de la journée, tu pourrais peut-être commencer par rattacher ta sandale, chère sœur...

Elle haussa les épaules et prit soudain un air sérieux.

—Dis-moi, Jacques, tu n'as toujours pas enlevé le nid de guêpes qui est sous la fenêtre ? Tu le fais aujourd'hui ? —Ah non! Celles-là, je n'y touche pas!

D'ailleurs, je les connais, ces bestioles. Si je détruis le nid, elles vont s'empresse d'en refaire un autre ailleurs. Après un moment, il ajouta:

—Et puis, si tu savais ce qu'il faut faire pour les détruire, tu ne serais pas si pressée ! Juliette reposa sa tasse et interrogea son frère du regard.

—Vois-tu, il y a deux méthodes. Ou bien tu appelles les pompiers, et en cette période, ils ont autre chose à faire avec les incendies de forêt. Cela prendra donc une huitaine de jours, au moins...

—Et l'autre méthode ? —Tu détruis le nid toi-même ! —C'est difficile ?

—C'est non seulement difficile, mais inutilement dangereux.

—Je croyais que tu connaissais un moyen.

—Oui, bien sûr ! Ce sont les paysans qui me l'ont appris.

—Et comment font-ils ?

—Ils remplissent une casserole d'essence ou d'alcool, ils y mettent le feu et ils l'approchent rapidement du nid, en collant la casserole contre la paroi à laquelle est accroché le nid...

—Mais c'est horrible ! hoqueta Juliette.

—Disons que ça grésille un peu, ajouta Jacques en souriant.

—Oh ! arrête, tu es monstrueux !

—Ma chère sœur, il faut savoir ce que l'on veut: détruire le nid ou le laisser en place.

—Et si les guêpes s'échappent !

—Alors là, tu n'as plus qu'à courir très vite ! Je te l'ai dit, c'est un moyen primitif. Efficace dans la plupart des cas, mais dangereux...

—Bon, eh bien, je crois que ce nid est très bien là où il est. Il y a sûrement quelque chose d'autre à faire, et de bien plus intéressant.

—Finir ton déjeuner, par exemple.

Plus tard dans la matinée, ils sortirent tous les deux dans la prairie, devant la maison.

Le soleil faisait briller les lauzes du toit, semblant déposer des millions d'éclats argentés sur la pierre.

Juliette contempla le spectacle, se balançant avec lenteur pour faire changer l'angle du miroitement.

Jacques eut soudain le regard attiré par un mouvement d'ombre, dans une allée du potager, au ras du sol.

Pensant qu'un oisillon devait être tombé d'un nid voisin ou qu'une taupe venait de percer au jour une galerie, il contourna la grange et se dirigea vers l'allée.

A son approche, une ombre fugace jaillit du sol et se perdit bientôt dans les sapins.

—Une buse, dit-il pour lui-même.

Ces oiseaux rapaces à la silhouette lourde étaient aisément reconnaissables. Ils vivaient en assez grand nombre dans la région, chassant en plein jour les rongeurs des champs.

Jacques s'approcha de l'endroit que l'oiseau venait de quitter. La surprise l'arrêta net.

Il resta une bonne minute à observer le sol, aux alentours, très pâle. Pourtant, tout était calme.

Juliette s'approchait, le regard encore attiré par les reflets du toit.

Rapidement, à gestes précis, Jacques sortit son mouchoir, écarta les mouches qui voletaient et ramassa la « chose ». Il l'enveloppa soigneusement, comme les spécimens d'insectes qu'il ramenait parfois pour sa collection. Juliette était à côté de lui. Elle n'avait pas pu voir ce qu'il venait de ramasser.

Il la prit par le bras et l'entraîna doucement vers la maison.

—Jacques, qu'est-ce qu'il y a ? demanda t-elle en franchissant le seuil.

—Je crois que tu avais peut-être raison, hier soir...

—A propos de ?

—A propos du danger qu'il y a à rester ici ! dit-il rapidement. Le type qui m'a dit que certains spécimens avaient pu s'échapper n'avait pas tort !

Il poussa Juliette vers l'escalier. —Où va-t-on ? —Dans le labo.

Jacques avait aménagé une petite mansarde en haut de l'escalier. Il y travaillait, étudiant sans cesse même les insectes les plus communs. Soucieux, il referma la porte.

Juliette était déjà venue dans cet antre qu'elle trouvait lugubre.

Jacques approcha une chaise du bureau, veillant à ne pas racler le sol.

Il tourna l'interrupteur de bakélite et la pièce exigüe disparut dans le

noir. La jeune femme s'assit.

Jacques alluma ensuite le gros épiscopo qui se trouvait dans un angle, sur une desserte.

Le carré lumineux du projecteur se découpa sur le mur d'en face, blanchi à la chaux, accrochant çà et là sur le pourtour les reflets des vitrines où dormaient pour l'éternité les spécimens d'insectes que Jacques avait rapportés de ses voyages aux antipodes.

Pendant qu'il mettait au point la puissance de l'agrandissement, la lumière vive révéla les phasmes verts de Bolivie, ces bâtons du diable d'une variété géante, de près de vingt centimètres, qui évoquaient de grosses brindilles noueuses.

Puis, les araignées fileuses, grandes comme la main, au corps lisse et jaune, épais comme l'index.

Juliette vit aussi les larves de demoiselles aux yeux couleur d'écaillé.

Elle faillit pousser un cri en découvrant dans la pénombre les bélostomes gluants et les sauterelles sahariennes, à l'énorme paire d'ailes fixée sur leur corps jaune. Leurs yeux semblaient la regarder, menaçants, du haut de leurs têtes pointues de la taille d'une noix.

Même les vitrines d'abeilles et de bourdons

pacifiques semblaient prêtes à voler en éclats pour libérer leurs proies prisonnières.

La jeune femme eut l'impression que c'était elle, la proie, et qu'elle risquait d'être dévorée d'un instant à l'autre par ces cadavres à l'odeur d'éther.

Elle se força à regarder son frère qui se déplaçait avec sûreté dans la pièce aveugle, passant parfois devant le faisceau lumineux. Il lui parut tout d'un coup étranger, comme devenu insecte à son tour.

Elle toussa pour se donner une contenance. — Tu sais, Juliette, quand tu apprends à connaître les insectes, tu n'en n'as plus peur... Elle hocha la tête dans le noir. Jacques poursuivit d'une voix douce: — En face des insectes, le plus grand ennemi de l'homme, ce ne sont pas ces petites bêtes, même quand elles ont l'air répugnantes. Non, le plus grand ennemi de l'homme, c'est la peur qu'il se fabrique lui-même en face de ces êtres qui lui sont étrangers.

« En fait, les insectes sont des créatures parfaites, à tout point de vue. Elles sont achevées depuis des temps immémoriaux, adaptées depuis des millions d'années, avec leur intelligence propre, uniquement tournée vers la continuation aveugle de l'espèce.

« Le problème de l'homme, c'est que depuis qu'il est sur terre, il n'a pas réussi à en faire autant! C'est peut-être aussi ce qui fait sa grandeur, mais il n'a pas encore réussi à domestiquer sa propre intelligence. Elle le pousse à toujours chercher plus loin, dans des directions souvent catastrophiques. Et quand il se met à chercher, il trouve toujours l'angoisse de ses questions; il trouve la peur, irraisonnée, qui dénature

son intelligence... »

—Tu préférerais que nous vivions comme des termites ou des fourmis, dans une société sans individualité, sans artistes, sans que chacun puisse exprimer sa personnalité? demanda Juliette.

—Oh non ! Bien sûr que non ! Encore, que pour la majorité des gens, ce soit déjà la réalité... Mais ce que je veux dire, c'est que ces sociétés d'insectes sont parfaites... pour les insectes! Mais il doit y avoir quelque part au fond de nous une idée de société parfaite pour l'homme. Seulement, il ne l'a pas encore trouvée !

Juliette sentait la paille rugueuse de la chaise qui marbrait ses cuisses à travers l'étoffe du short. Mais elle ne bougea pas.

—Je te préviens, dit Jacques, ce que tu vas voir est énorme, monstrueux, impensable. J'ai moi-même eu du mal à l'accepter la première fois...

Le ton de Jacques rassurait et épouvantait Juliette tout à la fois. Elle se sentait en confiance, mais son esprit appréhendait ce qu'il allait découvrir.

Jacques fouilla quelques instants sur son bureau tandis que sa sœur gardait le silence.

Il sortit d'une petite boîte un insecte mort et le plaça délicatement sur une plaquette de verre qu'il glissa ensuite dans un compartiment du projecteur.

Il remit l'image au point.

Sous leurs yeux apparut alors la tête grossie plusieurs centaines de fois d'un insecte. Juliette se tassa sur sa chaise. La chair de poule envahit ses longues jambes. Elle frissonna.

On pouvait distinguer facilement les énormes globes oculaires à facettes, qui renvoyaient la lumière mieux qu'un diamant.

A cette dimension-là, c'était d'une beauté à couper le souffle. Chaque facette s'irisait des couleurs de l'arc-en-ciel. Les teintes froides s'épalaient à partir du bord délicatement arrondi de chacun des polygones, pour atteindre, en se fondant sans cesse en teintes plus vives, le centre des facettes, et se colorer brusquement d'un carmin éclatant.

Chacune des plaques géométriques semblait ainsi darder sur Juliette et son frère un regard précis.

Totalement dépourvu de sentiment.

Un monde infini séparait les deux êtres humains de cette créature morte. Un monde où l'homme ne pouvait avoir sa place.

— C'est un simple coléoptère, commenta Jacques.

Il espérait que sa démonstration aiderait Juliette à supporter le choc qui allait venir...

—Regarde bien l'appareil buccal, dit-il en s'emparant d'une règle, sur le bureau. Puis, il désigna les deux mandibules acérées de la bête.

—L'animal que tu vois ici ne mesure pas plus de six ou sept centimètres. Tu pourrais aisément le tenir dans ta main. Juliette frissonna à cette idée.

—Il n'est pas dangereux, mais il faut faire attention en le ramassant. Les pinces peuvent... pincer de façon douloureuse, même si elles ne sont pas assez développées pour entailler la peau sur une grande profondeur.

—Maintenant, je vais te montrer autre chose...

Il s'affaira pendant quelques secondes. L'image disparut du mur blanc, la pièce redevint une seconde plus familière, malgré les vitrines sinistres, puis tout cela disparut et Juliette plongea dans l'horreur.

Sur le mur apparut une paire de mandibules énormes, qui dessinaient un arc de cercle prodigieux.

Jacques s'approcha du mur et les pinces parurent le saisir... Juliette cria.

—N'aie pas peur, c'est un agrandissement ! —Mais... c'est horrible, c'est...

—C'est le résultat des recherches du laboratoire où je travaillais ! —Eteins ça !

Juliette avait presque crié.

Jacques tourna le commutateur et coupa l'alimentation du projecteur.

Quand il se retourna, Juliette était debout.

— Sortons d'ici, dit-elle.

Ils se retrouvèrent dehors, mais il fut vite évident que le soleil ne parviendrait pas à dissiper la vision qu'ils venaient d'avoir.

Juliette, pour sa part, tremblait encore. Elle ne pourrait jamais oublier l'image insupportable de son frère, pâle figure prête à être déchirée par les pinces du monstre.

Ce que Jacques avait projeté contre le mur, c'était l'image d'une créature carnassière qui les rejetait tous deux dans la Préhistoire. Il n'avait certes ramassé dans le jardin que la partie la plus solide du corps de l'insecte (mais était-ce encore un « insecte » ?), mais ces pinces et cette mâchoire devait mesurer plus de dix centimètres.

Les pinces pouvaient sectionner le membre d'un homme comme une herbe...

Le colonel aurait pu être content. Sur le plan psychologique, il était certain que son but était atteint.

Quant à Jacques, il aurait voulu éloigner de lui et de sa sœur ces visions d'horreur, mais quelque chose de secret l'avertissait silencieusement que tout cela n'était qu'un début.

Il était maintenant certain que le cauchemar ne faisait que commencer...

CHAPITRE VI

Le soldat de deuxième classe Leroy était de garde à la porte du Service de Production. Pour une fois, les insectes étaient silencieux. Cela aurait dû l'alerter mais la tension que l'on exigeait des sentinelles du laboratoire avait été trop forte au cours des derniers jours. Elle avait eu raison de sa vigilance et le soldat Leroy s'était endormi.

La dernière image qu'il emporta de ce monde fut celle de sa fiancée Patricia qui devait l'attendre dans sa Bretagne natale.

A trois heures dix du matin, dans tout le laboratoire de génétique, les insectes se révoltèrent.

En quelques minutes seulement, ils eurent raison des derniers verrous qui venaient d'être posés.

Ils commencèrent à se répandre dans les salles désertes, sans bruit.

A trois heures et demie, le soldat de deuxième classe Leroy était mort, coupé en deux par une multitude de pinces vernies.

Il en fut de même pour de nombreuses sentinelles, un peu partout dans le monde. Dorénavant, les pays les plus avancés allaient connaître l'horreur.

Juliette et Jacques arpentaient les champs, avides de poser leurs regards sur la symphonie de couleur qui dévorait la vallée.

A peine de temps en temps, un bruit sourd faisait retourner Jacques en direction du laboratoire, sur le rocher.

Une sorte de soufflement rauque qu'il avait identifié sans peine: les lance-flammes !

Peut-être le colonel avait-il décidé de détruire certains mutants. Pour non-conformité à l'objectif militaire.

Les nuages s'amoncelaient en lourdes plaques noires et grises, annonciatrices d'orages à venir. La teinte plombée du ciel découpait les silhouettes des arbres les plus hauts sur les collines environnantes, face à la combe.

Les champs prenaient peu à peu une couleur plus sombre, comme si l'eau, au lieu de tomber du ciel, surgissait sourdement des entrailles de la terre.

L'air était maintenant immobile et silencieux. Dans le fond de la vallée, même les bruits habituels des fermes qui montaient d'habitude, déformés par le vent, jusqu'à la combe, étaient inaudibles.

Le grand sablier du temps s'était arrêté. Jacques regardait le ciel avec un léger sentiment d'inquiétude lorsque Juliette cria: —Viens voir, vite !

Il se retourna et descendit en courant vers sa sœur, debout sur un talus, au-dessus du potager. Il la rejoignit et elle lui désigna le fond du jardin.

Jacques aperçut tout de suite l'insecte qui se traînait vers les palisses.

—Une mante ! dit-il à mi-voix.

Juliette poussa un soupir, comme un sanglot.

—Vite, va chercher des pieux !

—Où ?

—Le long du garage, j'en ai laissé l'autre jour ! Fais vite ! Je vais essayer de la suivre. Il entendit les pas légers de sa sœur qui s'éloignait.

Devant lui, à une quinzaine de mètres, la mante blessée se hissait sur une motte épaisse, comme pour surveiller les alentours. Jacques remarqua à cet instant que les oiseaux ne chantaient pas. Il mit cela sur le compte de l'orage qui approchait, puis pensa aussitôt que c'était anormal. C'était le contraire qui aurait dû se produire. En général, les oiseaux s'avertissaient mutuellement de l'imminence de la pluie. Non, s'ils se taisaient, c'était qu'ils avaient peur. Et Jacques sentit, lui aussi, la peur l'envahir. Pendant un instant, il fut seul au monde, des milliers d'années en arrière, face au monstre...

Ce dernier l'avait vu, campé sur son observatoire...

Juliette revint, portant deux épieux et des chiffons imbibés d'essence. Jacques fut surpris d'une telle présence d'esprit. Il sourit à sa sœur et sortit un briquet de sa poche.

En pleine nuit, les deux lueurs auraient suffi pour repousser au loin les ténèbres et éclairer la totalité du champ, mais, là, en cette fin d'après-midi, les torches perdaient leur pouvoir. Elles n'étaient que de pauvres armes face à la puissance de la bête.

— Elle ne peut pas sauter, ses pattes arrière ont été arrachées par je ne sais quoi ! On va essayer de la pousser vers le torrent ! Après, on pourra lui lancer des pierres !

Juliette acquiesça en silence.

Ils commencèrent tous deux un mouvement tournant, recevant parfois sur les avant-bras de minuscules escarbilles de chiffon incandescent.

Ce fut une marche de cauchemar. Jamais le paisible jardin potager ne leur parut aussi grand...

Quand Juliette fut arrivée à cinq mètres environ de la mante, Jacques lui cria de s'arrêter. Elle s'immobilisa aussitôt et pointa son pieu vers l'animal.

Jacques eut un instant la vision des jambes dorées de sa sœur, seulement séparées de la mante par la lueur de la torche.

La mante ne bougeait plus, ses antennes figées vers ses assaillants, les épiant sournoisement.

Jacques revint peu à peu face à la bête, ne lui laissant qu'un étroit arc de cercle pour s'enfuir.

A quelques mètres derrière la motte de terre, le ravin commençait, séparé du champ par un petit muret de pierres sèches.

L'insecte devait avoir compris ce que Jacques voulait faire, car au lieu de reculer, il commença d'avancer, se traînant de façon lamentable

vers Juliette.

— Elle ne pourra pas sauter, mais ne la laisse pas trop s'approcher.

Juliette hocha la tête et remua l'extrémité de sa torche, maintenant à deux mètres de la mante.

Jacques sauta tout d'un coup par-dessus un sillon et se retrouva presque au contact des antennes.

Sans hésiter, il posa la torche sur l'une d'elles. La bête blessée essaya de sauter en arrière mais son abdomen heurta violemment la motte de terre qu'elle venait de quitter.

Jacques se rapprocha encore et posa cette fois le foyer incandescent entre les yeux de l'insecte. Une épouvantable odeur se répandit instantanément dans l'air. Juliette eut un hoquet.

Cette fois-ci, la mante était perdue.

Surmontant son dégoût, Jacques appuya encore sa torche sur la tête de l'animal, brûlant au passage l'un des yeux rouges, forçant le monstre à reculer insensiblement vers le muret.

Prise d'une violente nausée, Juliette se détourna.

Jacques lui cria un encouragement et continua d'avancer, poussant la mante infirme vers une brèche dans le muret. Au passage, quelques pierres plates tombèrent sur le sol mou.

Il essuya la sueur qui lui coulait du front et poussa encore son avantage, cette fois-ci de façon définitive.

La mante resta en équilibre pendant une seconde au bord de la brèche, dardant sur Jacques son œil unique.

Il se vit reflété une seconde dans cette myriade de soleils, puis il faucha d'un seul coup les pattes antérieures encore fébrilement accrochées au rebord.

L'insecte tomba dans les broussailles du ravin, se retournant plusieurs fois sur lui-même.

D'un bond, Jacques parvint sur le muret, lançant sa torche vers le fond du torrent.

Il saisit quelques pierres et les fit tomber sur l'animal qui remuait encore, à moitié désarticulé.

Une pierre tranchante plus grosse que les autres se détacha du muret, au bord de la brèche et après quelques rebonds, perça la carapace avec un bruit écoeurant.

Les soubresauts de la mante se firent plus lents, gestes automatiques dépourvus de vie, tandis qu'elle achevait son agonie...

Jacques sentit une chaleur brûlante sur ses mollets.

Il se retourna d'un bloc et faillit crier.

D'un coup de pied rageur, il écarta la torche de Juliette, appuyée contre la brèche et qui lui chauffait les jambes.

Juliette était étendue sans connaissance un peu plus haut dans le potager. Elle venait certainement de tomber, en lâchant son arme.

Sur son bras droit, hâlé par le soleil, la mâchoire verte d'une seconde mante allait se refermer.

En toute autre occasion, Jacques aurait réfléchi un minimum de temps avant d'entreprendre quoi que ce soit, pesant les chances de réussir. Là, à l'instant où la mante refermait ses pinces sur le bras de sa sœur évanouie, il n'hésita pas une seconde et se rua en avant.

Avant même d'atteindre le monstre, Jacques avait déjà remarqué que celui-là aussi était blessé. Il lui manquait trois pattes, toutes du même côté. La bête avait dû rester tapie dans un sillon et ils l'avaient dépassée sans même s'en rendre compte.

L'animal fut surpris par la violence de l'attaque.

Il releva la tête et s'éloigna ainsi de Juliette.

Jacques avait plongé en fermant les yeux, par réflexe.

Il sentit sous sa main droite un contact souple, très légèrement gluant.

Il referma le poing et se rejeta en arrière.

La bête tenta de se retourner mais déjà il avait saisi l'extrémité de son corps énorme et soulevait la mante.

Une fois sur le dos, l'animal était désormais dans l'incapacité totale de se défendre.

Jacques arracha une palisse fichée de travers dans la terre meuble et transperça l'abdomen de l'insecte en plusieurs endroits, à la recherche des centres vitaux.

Une contraction plus violente des pattes lui apprit qu'il avait touché juste.

Il s'acharna pourtant pendant plus d'une minute, transformant peu à peu l'insecte en un tas de viscères fumants d'où montait une odeur âcre et nauséabonde.

Quand la mante morte ne fut plus qu'un informe magma gluant, il rejeta la palisse et contempla ses mains, en proie à un violent tremblement nerveux.

C'est à ce moment qu'il vit que des fragments de l'œil adhéraient encore à son poignet.

Il avait arraché l'un des yeux de la bête sans même s'en rendre compte. Plus tard, lorsque Juliette fut revenue à elle, confortablement blottie dans un profond fauteuil face à la cheminée, Jacques ressortit pour surveiller les alentours de la ferme.

Cette fois-ci, il était armé d'une houe parfaitement aiguisée, qui devenait entre ses mains une arme redoutable.

Le ciel s'était quelque peu dégagé et le soleil éclairait les moindres mottes, chassant les ombres des sillons loin sur la terre retournée. Jacques progressait lentement, attentif aux moindres sursauts dans l'herbe folle. Mais il n'y avait pas d'autres insectes dans les prairies voisines.

Toutefois, Jacques savait maintenant que Juliette avait eu raison de

parler de siècle... Comme le jour commençait à décliner, Jacques entreprit de rassembler dans l'appentis qui séparait la cuisine de la grange tout ce qui lui parut nécessaire pour se défendre. Dans sa hâte, il renversa un bidon d'acide destiné au remplissage d'une batterie et jura, ce qui lui arrivait rarement.

—Calme-toi, frérot, tu t'énerves pour rien, lui cria Juliette.

Jacques sourit. Il se rendit compte que sa sœur avait parfaitement repris le contrôle d'elle-même.

Comme il rentrait dans la cuisine, elle lui demanda d'une voix tout à fait calme: —Tu crois qu'il y en aura d'autres ? Il se racla un peu la gorge avant de répondre. —Oh ! tant qu'elles sont blessées, il n'y a pas trop de risques... Mais il est possible que d'autres se terrent dans le coin. Il faudra faire un tour avec le camion dès demain matin. Pour chasser la vision qui lui revenait de sa sœur étendue à la merci de la mante, il ajouta sur un ton plus léger:

—Et maintenant, on pourrait peut-être manger !

—Excellente idée ! Mais je constate que mon frère est toujours aussi goinfre, même dans les moments difficiles !

Ils s'activèrent à la préparation du dîner.

Peu à peu, l'horreur de l'après-midi se dissipa

et ils se surprirent même à rire en mangeant.

Pourtant, en débarrassant, Juliette redevint grave.

—A quoi penses-tu ? demanda Jacques. —A ton avis, pourquoi étaient-elles blessées?

—Les mantes? Eh bien, je suppose que d'autres se sont échappées et qu'il y a eu un combat entre plusieurs d'entre elles... —C'est curieux, dit encore Juliette en se passant la main dans les cheveux, j'ai l'impression qu'on n'en rencontrera plus. —Pourquoi dis-tu ça ?

—Oh ! rien, c'est une idée à moi. Je ne peux pas te dire pourquoi, mais je ne pense pas qu'il y en ait d'autres autour de la maison. Et puis, la porte est solide, ajouta Juliette en riant. Mais c'était au tour de Jacques, maintenant, d'être soucieux.

Pendant quelques minutes, il marcha de long en large dans la pièce, tandis que Juliette s'évertuait à allumer du feu dans la cheminée de pierre.

Comme les premières brindilles s'enflammaient, Jacques frappa ses mains l'une contre l'autre. Juliette sursauta.

— Ça y est !

La jeune femme le regarda sans comprendre. —Ça y est, quoi ?

—Les mantes blessées ! J'ai trouvé ! J'aurais dû y penser plus tôt ! — Mais explique-toi, enfin !

—Eh bien, c'est simple ! Ces mantes blessées, cela me faisait penser à quelque chose que je connaissais, mais je viens seulement de m'en

souvenir avec précision.

Il s'arrêta une seconde, le temps de placer quelques bûchettes dans l'âtre.

Puis il alla poser son front contre la fenêtre, scrutant avec attention la nuit qui tombait... Derrière lui, sa sœur attendait qu'il se décide enfin à parler, suivant distraitement des yeux les flammèches qui montaient à l'assaut du bois sec. —Voilà. Quand des nuées d'insectes se déplacent, par exemple, des sauterelles, il arrive que certains d'entre eux soient blessés, pour une raison ou pour une autre. Les bêtes blessées restent alors en arrière, pour ne pas retarder l'avance des autres. —Ce qui veut dire ?

—Ce qui veut simplement dire que, si un nuage de mantes est parvenu à s'échapper du laboratoire, les blessées sont restées dans notre jardin... Et le reste des insectes est en train de se ruer vers la vallée.

Ils restèrent silencieux, écoutant les craquements du bois dans le feu.

Tous deux partageaient les mêmes pensées, mais il n'y avait rien à faire. Il ne restait plus qu'à attendre...

Vers onze heures du soir, l'orage éclata, brutal.

Des éclairs jaillirent avec violence, illuminant la campagne noire. Des trombes d'eau s'abattirent en quelques secondes sur les prés, noyant la terre sous un déluge tiède.

Jacques et Juliette restèrent un instant sur le pas de la porte, muets devant le déchaînement des éléments.

Soudain ranimé, le vent s'engouffrait dans la cheminée, mugissant comme la mer un soir de tempête.

Dehors, il chassait la pluie à l'horizontale, noyant tout le paysage dans un brouillard blanc.

Le tonnerre émettait maintenant un grondement continu, donnant l'impression que la terre tremblait.

Les éclairs horizontaux découpaient les masses nuageuses surplombant la vallée.

Celle-ci baignait dans une lueur blanchâtre, malade...

Sur le seuil, Juliette et Jacques sentaient la lourdeur de la nuit qui était tombée. Elle les envahissait petit à petit, les lavant lentement de l'horreur de la journée.

Comme Juliette se détournait pour rentrer dans la lumière rassurante de la cuisine, Jacques

la retint par les épaules et lui montra quelque chose, dans le contrebas de la vallée. Elle distingua bientôt une faible lueur qui semblait se traîner avec lenteur entre les arbres. L'orage sembla s'éloigner et ils purent distinguer le mince faisceau des phares d'une voiture qui s'approchait...

CHAPITRE VII

La lenteur de la voiture qui escaladait la côte était trahie par le mince filet de lumière des phares. On aurait dit une procession de pénitents d'un autre âge, cherchant son chemin à travers les bourrasques, vers quelque calvaire inconnu.

Après un virage, les phares s'immobilisèrent, comme si l'engin s'était trouvé arrêté par un obstacle insurmontable.

Puis ils s'éteignirent tout à fait, plongeant de nouveau les châtaigniers dans les ténèbres absolues.

L'orage s'éloignait maintenant pour de bon.

Du seuil de la ferme, Jacques et Juliette pouvaient désormais entendre le mugissement du ruisseau, au premier coude de la route.

Le courant bondissait en chassant devant lui des pierrailles et des mottes arrachées de plus en plus grosses. Le lit informe se modifiait sans cesse. Il en était ainsi à chaque pluie, depuis toujours, bien avant que l'homme ne vienne se terrer au fond de la vallée.

De toutes parts, les collines dégorgeaient l'eau du ciel.

Plus loin dans le pays, les torrents se réuniraient en fleuves, puis les fleuves iraient se dissoudre avec majesté dans les mers et les océans. Beaucoup plus tard et déjà dans le même instant, le soleil prélèverait sa dîme de fines gouttelettes impalpables, les dresserait les unes contre les autres en nuées irisées que le vent, suprême magicien, pousserait vers les côtes, les collines et les montagnes, où elles se déverseraient de nouveau, pour l'éternité.

Insensible aux êtres humains qui dormaient dans la nuit, la nature poursuivait son cycle vital.

Elle le poursuivrait de la sorte aussi longtemps que la planète durerait, comme elle le poursuivait en ce même instant sur d'autres planètes, sous le regard d'autres soleils, dans d'autres galaxies, dans l'univers tout entier.

A moins que l'homme n'en décide autrement. Et probablement pour son malheur.

Les collines étaient maintenant parcourues de faisceaux complexes de ruisselets bruyants qui se frayaient leurs chemins dans la mousse, entre les pieds des myrtilles, les tiges rugueuses des fougères et les grosses racines contournées et blanches des châtaigniers morts.

Partout la campagne obscure bruissait de ces cascadelles minuscules.

L'air était encore chaud malgré les orages qui éclataient encore au-dessus de la combe, dans le bas de la vallée.

Pourtant, l'espace d'une seconde, en contemplant le silence tangible de ce crépuscule, Jacques et Juliette sentirent que la forêt toute proche n'était pas aussi vivante que d'habitude.

Il y avait quelque chose de différent dans l'air.

Le silence qui s'élevait au-dessus du bruit de l'eau était anormal.

Les bêtes familières de la forêt étaient éveillées.

La toute-puissance de leur instinct les avertissait que dans les jeux d'ombre et de lumière des arbres sous la lune pleine, un drame se préparait, un drame qu'elles ne pouvaient éviter et dont l'origine leur était inconnue.

Un drame cataclysmique dont l'homme était le responsable.

Blotties sous les hautes feuilles des frondaisons, terrées dans les profondeurs des galeries à l'odeur d'humus détrempé, à l'affût sous les roches moussues, les bêtes se cachaient et guettaient en silence.

Par-dessus le bruit lancinant des cascades résurgentes, elles percevaient, entendaient et écoutaient maintenant le bourdonnement étrange et mortel qui emplissait peu à peu les forêts.

Une à une, sous la pression de plus en plus impérative de cette stridence ouatée, les bêtes se troublaient d'un étrange sentiment.

Ce fut d'abord l'inquiétude. Puis celle-ci se mua sournoisement en peur. Enfin la panique poussa les bêtes à quitter les branches, les terriers et les roches pour fuir droit devant dans les ténèbres.

Celles qui restèrent comprirent que, pour une fois, le cycle des naissances serait perturbé. Elles comprirent dans leurs petites cervelles craintives que les nichées, les portées ou les œufs ne sauraient être sauvés...

Certaines s'enfuirent; d'autres attendirent, car l'instinct immémorial leur commandait d'attendre ou de fuir.

Ce fut Jacques qui s'élança le premier vers la mince silhouette qui se

profilait sur le chemin près du ruisseau.

A la lueur d'un éclair de chaleur, il reconnut Viviane qui avançait contre le vent, se guidant au moyen d'une faible lampe de poche.

Ils ne furent bientôt plus séparés que par la largeur du torrent.

—Passe sur les grosses pierres en t'agrippant aux branches, c'est le seul moyen ! — J'arrive, cria-t-elle, couvrant à peine le grondement de l'eau.

Sur les pierres glissantes, Viviane faillit tomber plusieurs fois et ne se rattrapa que d'extrême justesse.

Elle perdit sa lampe de poche, bientôt emportée par le courant vers la cascade toute proche.

Juliette rejoignit Jacques comme Viviane franchissait d'un bond souple les derniers flux, au bord de la route.

—Quel bon vent? demanda Jacques ironiquement.

—Disons que j'avais envie de voir ce que devenait mon collègue interdit de séjour... —Tu as de la chance, il fait très beau et nous comptons aller demain à la plage ! Ils repartirent tous trois vers la ferme. Comme Jacques refermait la porte avec soin, Viviane se dirigea vers l'âtre pour se sécher. Jacques s'absenta ensuite pendant quelques instants et les deux jeunes femmes se racontèrent les derniers événements.

Quand il revint, il brandissait devant lui une bouteille de marc brun, œuvre du père Cazes.

—Ah ! ça, c'est la meilleure idée que tu aies eue depuis dix minutes ! dit Juliette en souriant.

Ils remplirent les tasses de café brûlant, puis goûtèrent l'eau-de-vie en silence.

—Juliette t'a raconté ? s'enquit Jacques en se tournant vers sa collègue.

La jeune femme hocha la tête.

—J'ai rencontré le père Cazes, en montant. Je lui ai conseillé de ne pas rester dehors trop tard, sans insister trop. Je ne sais pas comment il l'aura pris...

—Probablement comme d'habitude, c'est-à-dire en restant tard dehors. Depuis le temps que je le connais, il passe son temps à faire le contraire de ce qu'on lui dit.

Au-dehors, la pluie tombait de nouveau. Elle tambourinait sur les carreaux.

En quelques secondes, un second orage fut sur eux. Les éclairs illuminèrent violemment la

pièce, projetant une cacophonie d'ombres silencieuses et fugitives sur les murs.

La foudre ne devait pas tomber très loin, à en juger par la violence des craquements et des coups de boutoir du tonnerre.

Un éclair plongeait tout à coup la pièce entière dans une aurore blanche.

Jacques compta mentalement.

Un... Deux... Trois... Qu...

Le claquement du tonnerre fut épouvantable.

Malgré elle, Viviane sursauta.

—C'est tombé sur le plateau, dit Jacques. Le labo doit attirer les décharges...

—J'ai laissé ma voiture en dessous de la lune, reprit Viviane. Avec toute l'eau qui descendait, les pierres étaient trop glissantes.

—Ça ne fait rien, nous irons la reprendre demain, à moins qu'elle ne soit repartie dans la vallée.

—Non, je l'ai calée avec des souches et des petites pierres.

Ils écoutèrent encore la pluie, laissant au café le temps de se répandre lentement en eux.

Puis, Viviane alluma une cigarette.

Juliette se leva et dit à la cantonade:

—Je vous laisse, vous avez sûrement encore beaucoup de choses à vous raconter...

Elle disparut dans l'escalier.

Dans sa chambre, elle ouvrit la fenêtre et resta un long moment dans le noir à respirer les odeurs fortes qui montaient de la terre détrempée.

C'était une impression d'une puissance extraordinaire, une joie dévastatrice qui l'emportait hors de tout. Quelque chose de presque tangible, d'une enivrante densité.

Puis elle se coucha, toujours dans le noir, se fondant aussitôt dans la plénitude d'un sommeil sans rêve, et sans cauchemar, son corps nu et gracieux lové au milieu des draps rouges.

En bas, Jacques et Viviane discutaient calmement.

—Je suis partie, comme toi. Là-haut, c'est devenu une forteresse militaire. Le colonel est persuadé que la bonne marche du monde dépend de lui. Beaucoup de chercheurs ont déjà donné leur démission.

—Ce n'est pas surprenant. Mais je crois qu'il faudrait faire quelque chose. On ne peut pas laisser un individu pareil aux commandes de ce laboratoire !

—Allons, tu sais bien que c'est perdu d'avance. Encore une fois, il faut attendre que quelque chose se passe...

—Comme cet après-midi ? demanda Jacques d'un ton amer.

—Peut-être, malheureusement.

La jeune femme se tut et ils restèrent tous deux silencieux, tandis que les dernières bûches achevaient de se consumer. Puis Jacques se leva.

—Je vais te montrer ta chambre, mais il faudra passer dans celle de Juliette; tu sais, ce n'est pas très moderne, ici !

Ils montèrent l'un derrière l'autre.

Au moment de passer dans la chambre de Juliette, le hurlement de la jeune femme les immobilisa, horrifiés, instantanément trempés d'une sueur froide.

Puis il y eut un bruit sourd. Un bruit de chute. Jacques bondit sur la poignée et poussa le mince panneau de sapin blond d'un seul coup. Il chercha l'interrupteur à tâtons. La lumière jaillit.

Le spectacle qui se révéla à leurs yeux était terrifiant.

Sur le rebord de la fenêtre ouverte, deux énormes insectes s'attaquaient au bois, faisant sauter dehors des morceaux gros comme le pouce. Ils s'envolèrent lourdement et disparurent dans le vide avec un vrombissement d'une stridence écœurante.

Le lit était saccagé comme si une lutte sauvage venait de s'y dérouler.

Derrière le meuble, contre le mur, Juliette gisait, évanouie. Un troisième insecte fouillait sa poitrine et déchiquetait les chairs tendres. En hurlant, Jacques attrapa un panier d'osier plein de pelotes de laines colorées, le retourna et en coiffa la bête qu'il arracha de force du corps de la malheureuse jeune femme. — Ferme la fenêtre ! hurla-t-il à Viviane. Puis, en maintenant le panier retourné sur le sol, il s'approcha lentement d'une petite commode dressée contre le mur.

Viviane, après avoir fermé la fenêtre branlante, achevait d'ôter les draps rouges qui paralysaient les jambes de Juliette.

A la base du panier, les mandibules brunes de l'insecte étaient en train de percer l'osier. Jacques se releva d'un bond et poussa la commode sur le panier, déjà à moitié soulevé, La commode bascula comme l'insecte se libérait.

Il y eut un craquement nauséeux. Jacques se releva et reprit son souffle. Viviane avait déposé avec délicatesse sa sœur sur le matelas taché de sang.

Elle avait la poitrine atrocement griffée et une tache plus sombre soulignait le sein gauche. —Tu crois que c'est grave ? se hasarda-t-il à demander.

—Je n'en sais rien... La blessure pourrait guérir, mais ce sont des cicadelles géantes qui l'ont attaquée. —Et alors ?

—La dernière fois que j'en ai vu, au labo, on venait de leur inoculer un virus.

—Lequel ?

—Ça, je n'en sais rien non plus... Mais tu peux faire confiance à ce salaud de colonel pour l'avoir bien choisi. La jeune femme se redressa.

—Il faudrait voir si d'autres sont rentrées dans la maison ! Moi, je m'occupe de ta sœur.

Elle lui posa la main sur le bras et le poussa gentiment hors de la chambre.

Laissant Viviane s'affairer comme elle pouvait au chevet de Juliette, Jacques descendit l'escalier et alluma toutes les lumières.

Par la fenêtre de la cuisine, il observa la campagne environnante, une folle envie de meurtre dans le regard.

Mais ce qu'il distingua le cloua au rebord de pierre.

Toute la prairie devant la maison était couverte d'insectes gros comme la cuisse. Ils avaient dû être surpris par l'orage et ressortaient maintenant du couvert des arbres.

Un bourdonnement terrifiant montait vers lui, avec la force d'une musique hypnotique. Il s'appuya au carreau.

Les pâles rayons de la lune faisaient briller les armures cornées comme celles d'une immense armée.

Les insectes formaient un tapis hideux, ininterrompu, qui s'écoulait avec lenteur et puissance hors de la forêt.

Plus haut, au-dessus du chaos rocheux, Jacques aperçut les lueurs rouges d'un incendie.

Le laboratoire brûlait. Jacques imagina un instant la lutte terrifiante que devaient mener les soldats à l'intérieur des casemates. Chaque recoin enfumé pouvait dissimuler des dizaines de ces monstres, prêts à mordre et rendus fous par le feu.

Jacques jugea qu'il n'avait aucun secours à attendre de ce côté-là. Jamais les sauveteurs ne pourraient descendre les gradins abrupts sans se faire dévorer. S'il fallait partir, la seule issue était le chemin de chèvre. Et il s'arrêtait au torrent...

Il fallait tenir dans la maison, coûte que coûte. En retournant dans la chambre, Jacques sut que les choses risquaient de tourner mal. Viviane, assise sur un coin du lit, guettait le moindre signe de vie sur le visage émacié de Juliette. Elle l'avait couverte et Jacques vit que le sang s'écoulait lentement. Heureusement, aucune artère ne semblait avoir été touchée. —Jacques, il faut la transporter, c'est trop profond.

—On ne peut pas !

Il mit Viviane au courant en quelques mots. Il fallait attendre que les insectes desserrent quelque peu leur horrible et dangereuse étreinte.

Attendre et se barricader.

En quelques secondes, ils saisirent l'horreur de la situation.

Ils étaient en haut de la vallée que les insectes descendaient. Les secours devraient obligatoirement remonter depuis la grand-route. Leur ferme était devenue un piège. Ils ne seraient délivrés qu'en dernier... si même ils l'étaient ! Il laissa Viviane veiller sa sœur après l'avoir aidée à poser un pansement de fortune. La peau de Juliette

était livide, comme du verre, et les marques des mandibules de l'insecte

étaient nettement visibles, en longues traînées irréparables qui marbraient sa poitrine. Pendant les heures qui suivirent, ils se préparèrent à l'assaut.

Jacques inspecta les pièces une par une. Sans prendre le risque de fermer les volets, il cloua directement sur les châssis des planches ramassées dans l'appentis, les renforçant avec les cornières métalliques arrachées aux vitrines d'insectes de la mansarde.

Il libérait au fur et à mesure les insectes morts pour tenter d'échapper aux insectes vivants. Le bourdonnement était devenu lancinant. Par un étroit regard ménagé dans la fenêtre de l'escalier, il put constater que la ferme était isolée au milieu d'une marée déferlante d'insectes. Dans la pénombre, Jacques put reconnaître ainsi des cicadelles, des mantes, des lucanes, tous d'une taille gigantesque.

Par chance, la plupart ne semblaient pas pouvoir voler très longtemps. Ils essayaient pourtant, mais le poids même de leurs corps déformés les faisaient piquer irrémédiablement vers le sol.

Certains même commençaient à s'entre-déchirer, sans doute par manque de nourriture. — Tant mieux ! Qu'ils se bouffent entre eux ! On finira par avoir la paix ! jura Viviane. Elle était visiblement à bout. Jacques se remit à clouer des planches sur les fenêtres.

A minuit, il avait terminé. La ferme était entièrement barricadée de l'intérieur...

Dans la cuisine, Viviane avait sorti un petit transistor et tentait d'écouter les nouvelles. Le haut-parleur crachait tant et plus à cause de l'orage.

«... zone interdite. Des barrages ont donc été établis tout autour de ce périmètre. D'après les dernières informations données par le quartier général, les spécialistes s'accordent à dire que le déferlement de ces mutants serait très limité dans l'espace. C'est une zone de moins de cinq cents kilomètres carrés qui aurait été touchée. Dès demain matin, l'élimination des insectes se fera par voie aérienne dans les régions dépourvues d'habitations. De plus, à la condition expresse que les habitants se barricadent chez eux et enferment leur bétail, les mutants devraient périr rapidement par manque de nourriture. Il semble en effet que ces organismes, pour inquiétants qu'ils soient, ne puissent survivre plus de deux ou trois jours sans un apport régulier de nourriture. En conséquence, nous ne pouvons que vous répéter les consignes de pr... »

Viviane, agacée, ferma le poste.

Puis elle se tourna vers Jacques.

— Il faudra sortir avant ! Juliette ne pourra pas attendre trois jours ! Le poumon est atteint, c'est à peu près sûr.

Elle reprit, avec un sanglot dans la voix:

—Je lui ai fait une piqûre de morphine, mais cela ne résout pas le problème.

—C'est impossible de sortir pour le moment, dit Jacques. Ils sont trop nombreux. Il faut attendre l'aube. Ce sera sans doute plus calme...

Comme s'ils l'avaient entendu et voulaient lui donner tort, plusieurs insectes se jetèrent en même temps contre les fenêtres de la pièce. Un carreau au moins se brisa.

Heureusement, les planches étaient bien assujetties et les croisillons métalliques tiendraient longtemps.

Viviane demanda:

—Pourquoi ne viennent-ils pas en hélicoptère?

—J'ai vu une fois un hélico heurter un nuage de sauterelles. Elles se jetaient dans tous les orifices du moteur, comme s'il n'existait pas. L'hélice elle-même s'est cassée avant que l'engin ne s'écrase au sol. Ils n'ont rien pu faire, à l'intérieur...

« Sans compter que beaucoup de maisons ici ne sont que des granges. Les soldats ne peuvent pas prendre le risque de se poser et d'attendre que les gens sortent... Surtout avec des insectes carnivores de cette taille. »

—Je vais refaire du café, dit soudain la jeune femme.

Et Jacques sentit qu'elle reprenait le dessus. Au moins pour un temps.

Comme il remuait la cuillère dans sa tasse, Jacques entendit un léger bruit derrière lui.
Il se tourna vers la cheminée.

CHAPITRE VIII

Viviane aussi s'était retournée. Du pied de l'escalier, elle désigna la cheminée.

— Là, près de la grille ! murmura-t-elle.

Jacques ne vit rien tout d'abord.

Puis, il distingua dans la pénombre deux pinces bleuâtres qui s'acharnaient sur la grille du pare-feu.

Avant qu'ils aient eu le temps de faire un geste, l'acier épais comme le doigt se cassa net, résonnant comme une corde de guitare trop tendue.

— Mon Dieu ! Ils sont là !

Viviane resta figée par la stupeur, incapable d'un geste.

Du regard, Jacques fit le tour de ce coin de la pièce. Il aperçut une casserole pleine d'eau chaude, presque brûlante, encore posée sur le fourneau.

Lentement, en veillant à ne pas faire de gestes trop brusques, il tendit la main, s'empara du récipient et s'avança vers le pare-feu.

— Monte ! dit-il à Viviane, sans quitter l'insecte des yeux.

A un mètre de l'animal, il s'immobilisa. Brusquement, il jeta de toutes ses forces le contenu de la casserole d'eau. Il ne sentit même pas les éclaboussures sur ses jambes. L'insecte, atteint à la tête, se mit à tourner sur lui-même. Il émit une sorte de craquement, ressemblant à une plainte.

Il tenta de déplier ses élytres et de s'envoler, malgré la douleur qui devait irradier tout son corps.

Par chance, Jacques avait réussi à l'aveugler... L'ignoble bête ne vit pas la casserole venir à sa rencontre avec une force terrifiante. La carapace céda avec un bruit sec, dès le premier coup.

Jacques s'acharna, frappant à coups redoublés, écrasant la chose sous un déluge de coups mortels.

Viviane se garda d'intervenir. Au bout d'un instant, Jacques s'arrêta enfin. La casserole n'était plus qu'un morceau de tôle informe, gluant et recouvert de fragments de chitine.

Viviane vint à côté de Jacques. Pendant au moins une minute, ils regardèrent en silence ce qui restait de l'insecte. Jacques eut du mal à reprendre une respiration normale. Viviane le sentait tendu, au bord de l'exaspération. Ils n'en finiraient donc jamais ?

Enfin Jacques haussa les épaules, parut sortir d'un mauvais rêve et se redressa.

Il fut le premier à rompre le silence.

— Il y en a sûrement d'autres dans le conduit de cheminée.

— Peut-être qu'en allumant de nouveau le

feu... , se hasarda Viviane.

—Oui, c'est ça! C'est ce qu'on va faire...

C'était une véritable guerre des nerfs qu'ils menaient maintenant contre les insectes.

Dans l'appentis, ils ramassèrent des fagots et Jacques rapporta aussi un bidon d'essence.

Ils revinrent dans la pièce, si accueillante un instant auparavant, et qui était devenue un champ de bataille...

Viviane retourna chercher encore du bois. Jacques ne put s'empêcher de rire nerveusement en pensant à la façon dont il venait de se débarrasser de l'insecte. La monstruosité de son geste lui apparaissait après coup. Les pas de Viviane étaient légers, dans l'appentis.

Elle ne courait pas, ne céda pas à la panique. Du moins pas encore...

Malgré lui, Jacques sentit qu'ils devaient quitter la maison dès que possible. Une attente qui se prolongerait trop risquait de tourner au drame. Chaque seconde qui passerait augmenterait les chances des insectes, du moins pendant la nuit. Et leurs nerfs n'y résisteraient pas. A partir de ce moment, ce serait la fin. Une fin horrible pour tous les deux. Sans compter

Juliette qui agoniserait sans secours, et finirait elle aussi par être dévorée...

Il disposait les fagots dans le feu lorsque Viviane revint.

Ensemble, ils éloignèrent ensuite les petits meubles les plus proches de la cheminée, formant une sorte de rempart.

Puis Jacques vida la moitié du bidon sur les branches. Saisissant le gril, il le plaça au-dessus de sa tête et s'approcha du conduit de fumée. Une fois sous la hotte, il leva la tête.

Le conduit était presque entièrement bouché par les insectes. Il distingua les carapaces qui rampaient verticalement, se détachant sur la clarté lunaire du ciel...

Une bête tomba directement sur le gril, à vingt centimètres de sa figure.

Bien qu'il s'y soit attendu, Jacques faillit lâcher le gril sous le poids de l'animal. Heureusement, seuls les plus petits avaient pu pénétrer par l'ouverture du toit. Une bête comme celles qui avaient attaqué Juliette l'aurait forcé à lâcher son ustensile. Il frissonna en imaginant malgré lui le contact des mandibules sur son visage.

L'insecte se retournait.

Jacques referma les deux moitiés du gril et coinça l'animal comme il passait par-dessus le bord.

Puis, se reculant vivement, il laissa tomber le gril sur les fagots.

Il bondit derrière le rempart improvisé et sortit des allumettes de sa poche.

Il enflamma le journal que lui tendait Viviane et le lança vers le foyer. Il y eut une énorme explosion qui les fit se tasser derrière les meubles. Malgré l'éloignement, ils sentirent tous deux l'appel d'air provoqué par l'embrasement de l'essence.

Viviane ferma les yeux sous la gifle brûlante.

Une lueur rouge sembla faire reculer les murs de la pièce.

Pendant quelques secondes, ils ne virent rien d'autre que les flammes qui s'élevaient, droites, vers le ciel.

Puis, d'un coup, cinq ou six insectes tombèrent dans les fagots. Ils étaient déjà presque carbonisés avant d'atteindre la base des flammes. Des brandons s'échappèrent de la fournaise et jaillirent jusque sur la barricade derrière laquelle Jacques et Viviane se tenaient.

Ils s'étaient instinctivement rapprochés l'un de l'autre.

Une odeur de corne, tenace et écœurante, se répandit dans la pièce tandis que les carapaces grésillaient.

Viviane se leva et gagna l'escalier, se retenant pour ne pas vomir.

Jacques resta à son poste, derrière une table renversée, non sans avoir adressé à Viviane un sourire d'encouragement.

La jeune femme resta silencieuse pendant tout le temps que le carnage dura.

Des braises montaient, petites escarbilles fulgurantes, au fur et à mesure que le conduit de cheminée se dégageait.

Les insectes asphyxiés ou brûlés tombaient les uns après les autres dans les flammes. Celles-ci finirent toutefois par se faire plus régulières. Le feu ronfla moins fort. Il ne devait plus y avoir un seul insecte entre le foyer et le toit.

—Il faudra l'entretenir toute la nuit, jusqu'à ce que nous partions d'ici.

Jacques s'était retourné vers Viviane.

Elle retenait ses larmes et hocha la tête en silence.

—Montons voir Juliette, dit encore Jacques. Il franchit une fois encore le mince barrage de meubles, remit quelques fagots et des bûchettes dans le feu, puis, prenant Viviane par les épaules, il la poussa doucement devant lui, pour monter l'escalier...

Dans la chambre, Juliette se plaignait doucement.

Pendant un instant, ses gémissements parurent couvrir le bruit des insectes, au-dehors. Puis celui-ci se fit plus fort, et la respiration de la jeune femme blessée fut noyée par le frottement des milliers d'élytres dressés l'un contre l'autre, derrière le faible rempart des murs. Juliette ne bougeait pas. Elle avait pris un teint plombé de mauvais augure. En attendant les premières lueurs de l'aube, Viviane et Jacques restèrent à veiller la jeune femme. Bien que Jacques se refuse encore à l'accepter, sa sœur mourait lentement. Le seul espoir de la sauver était

maintenant de la rapatrier de toute urgence sur un hôpital. Mais, pour cela, il faudrait sortir de la maison. Et la prairie devant la maison était encore grouillante d'insectes énormes, bien que légèrement plus clairsemés qu'auparavant.

Ils mangèrent un peu, plus pour tromper l'attente que pour vraiment se nourrir. Juliette était maintenant totalement inconsciente.

Par la radio, Jacques apprit que la zone dangereuse était complètement circonscrite. Malheureusement pour eux, la ferme se trouvait au milieu...

Il leur faudrait faire, en plus du chemin de chèvre, une bonne dizaine de kilomètres sur la route nationale avant de parvenir aux barrages et atteindre ainsi les sauveteurs.

D'après les informations, le vent avait dû entraîner les insectes plus loin.

Viviane redescendit dans la pièce à l'instant où le speaker annonçait que de nombreuses personnes avaient été happées par les insectes, à proximité des barrages.

Viviane, à son tour, ne put s'empêcher de voir des silhouettes hurlantes, rattrapées, accrochées et finalement submergées par les monstres carnassiers, se débattant dans un nuage de sang, sentant leur chair vive s'en aller en lambeaux, pour finir par tomber à genoux, puis sur le dos, ensevelies par la marée grouillante.

Elle sentit une douleur terrible irradier de son bas-ventre jusqu'à ses épaules.

Jacques se rendit compte à temps de ce qui se passait. Il ferma le poste.

Par la fenêtre de l'escalier, ils virent que la prairie dévastée laissait apparaître çà et là quelques lambeaux de terre labourée. Il y avait moins d'insectes qu'avant. Viviane dit à mi-voix :

—Jacques, il faut partir maintenant. Si on attend encore, ta sœur ne sera plus transportable. Là, on a encore une chance... Il ne répondit rien mais hocha la tête. Il sentait la douce odeur de pomme acide qui émanait des cheveux de la jeune femme, à peine altérée par l'explosion de l'essence, quelques heures auparavant...

Devant ses yeux, des images passèrent. Des images de sa sœur Juliette, courant sur une plage, à perdre haleine.

Juliette debout sur les rochers, au-dessus des vagues bretonnes.

Juliette riant avec lui. Juliette qui agonisait maintenant, menant dans l'ombre un combat dont l'issue fatale se rapprochait à chaque seconde.

Viviane posa sa main écorchée sur son bras. Il tressaillit. —Allons-y, dit-il.

Comme ils redescendaient ensemble l'escalier, un claquement sonore se fit entendre.

—La porte de la grange, dit Viviane. Le vent

l'aura refermée...

—Alors... , commença Jacques.

Il dévisagea Viviane.

Celle-ci parut se tasser sur elle-même. Elle serra de nouveau le bras de Jacques, incrustant ses ongles dans sa chair, presque jusqu'au sang. Jacques termina sa phrase.

—La porte de la grange a dû rester ouverte toute la nuit. Le garage doit être plein d'insectes...

Viviane s'appuya au mur, sentant que sa raison lui échappait. Elle se vit, coincée, acculée par les monstres, dans un recoin obscur de cette maison...

Comme par un fait exprès, ils entendirent distinctement les bêtes heurter la porte qui séparerait la grange de l'appentis.

Un gémissement pourtant à peine audible de Juliette les ramena à la réalité.

—Il faudra pourtant sortir, dit Jacques.

Et il commença à rassembler des perches pour en faire des torches.

Ensuite, tandis que Viviane confectionnait des manchons avec des morceaux de drap, Jacques se pencha sur la carte de la région. D'après les dernières informations, il comprit tout de suite qu'il lui faudrait mener le camion à travers le fleuve d'insectes qui venait de dévaler la colline.

Avec une jeune femme mourante et une autre, épuisée, au bord de la crise de nerfs.

De plus, si Jacques ne réussissait pas à atteindre le camion, les deux femmes resteraient seules dans la ferme, promises comme les vierges de l'Antiquité à une agonie infernale.

Quant au camion, il fallait espérer qu'il démarrerait encore, sans avoir à changer la batterie. Et cela, de toute façon, en découvrant le bidon d'acide répandu sur le sol de l'appentis, il comprit qu'il ne pourrait pas le faire...

La situation était plus que désespérée, mais Jacques se devait de tenter tout ce qu'il pouvait pour en sortir.

CHAPITRE IX

—Alors... le camion... , murmura Viviane. Jacques s'appuya au mur pour reprendre ses esprits. Il lui semblait étouffer. Le grattement des insectes sur la porte de l'appentis se faisait plus fort de minute en minute. Il fallait agir.

Quand Jacques rouvrit les yeux, il avait pris sa décision. Il forcerait cette porte et gagnerait le véhicule, coûte que coûte.

Il fixa la jeune femme. Derrière elle, le mur avait pris la couleur du sang. Jacques s'éclaircit la voix avant de parler. —Bon, avec les torches, on peut les écarter, juste le temps de monter dans la cabine. Après, je sortirai de la grange et je viendrai devant la porte de la cuisine. En reculant, on devrait faire une sorte de sas. A ce moment-là, il faudra faire vite. Je descendrai par l'arrière et on portera Juliette. Ensuite... Viviane hocha la tête.

Ils continuèrent à préparer des torches jusqu'à ce que le bidon d'essence soit épuisé.

Jacques remit des bûches dans l'âtre. —Ce n'est pas le moment de se laisser prendre par-derrière.

Ils montèrent tous deux dans la chambre où reposait Juliette. Elle était livide, immobile sur le lit. Malgré lui, Jacques pensa que c'était trop tard. Pourtant, ils essaieraient de la sortir de là, en dépit des risques... Avec d'infinies précautions, ils la saisirent par les épaules et les jambes et commencèrent à descendre l'escalier.

Puis, derrière les meubles renversés, ils l'allongèrent sur une couverture en recroisant les pans par-dessus le corps mince et sans vie. La jeune femme blessée ne tressaillit même pas lorsque Viviane lui refit une injection de morphine.

—Je n'en ai plus, maintenant, dit Viviane. Jacques comprit ce que cela voulait dire. Pourtant, il affecta de sourire en répondant: —Oh, ne t'en fais pas, lorsqu'elle se réveillera, nous serons à l'hôpital... —Si cela pouvait être vrai, soupira Viviane. Puis elle fit réchauffer du café, plutôt pour s'occuper que par envie.

Derrière la porte de l'appentis, les insectes se livraient à une folle sarabande, rampant, se heurtant et montant à l'assaut des murs. On pouvait presque les suivre au bruit qu'ils faisaient contre le panneau de bois, pourtant épais. Parfois, le loquet tressautait doucement, sans doute heurté par une patte velue et griffue.

Puis il reprenait sa place. A un moment ou à un autre, il finirait bien

par retomber à côté de son logement, et la porte s'ouvrirait, laissant les insectes se ruer en avant...

Jacques s'empara de trois torches qu'il enflamma. Comme il se relevait, Viviane, timidement, comme une collégienne, l'embrassa sur le front.

Il grommela quelque chose de totalement incompréhensible...

—Je klaxonnerai en arrivant au camion, et une autre fois quand tout sera prêt, devant la cuisine. Ne sors pas et n'ouvre pas la porte avant, il y aura peut-être des insectes entre le seuil et le camion...

Il allait ouvrir la porte mais sembla se raviser. —Ah oui, aussi, quand j'aurai reculé, ne jette pas de torche, elles pourraient enflammer le réservoir...

Puis, rapidement, à son tour, il embrassa Viviane et la serra dans son bras libre, à la lueur des trois torches.

Viviane posa la main sur le loquet et commença à le soulever lentement. —Maintenant ! cria Jacques.

Il lança une torche dans l'ouverture et s'engouffra dans la grange...

Derrière lui, Viviane referma la porte. Il était seul.

D'abord, il ne vit rien que le halo de la torche qui se consumait sur la paille humide, créant au sol de bizarres et mystérieux paysages.

Puis, il sentit autour de lui la présence des insectes, un instant dérangés. Il commença de faire des moulinets rapides avec les deux torches qui lui restaient.

Il avança, lentement.

Le sol grouillait d'insectes. Mais, curieusement, il en vit moins qu'il n'aurait cru.

Jacques aperçut une lueur fulgurante qui venait à sa rencontre, mais ce n'était que le reflet des torches sur les vitres de la cabine, à l'autre bout de la grange.

Il continua d'avancer.

Quelque chose de mou s'aplatit sous son pied droit.

Il dut secouer un peu la jambe pour se débarrasser de la chose.

Hoquetant, il comprit sans regarder au sol qu'il venait d'écraser l'abdomen d'une énorme larve. Dans quelques secondes, elle serait déchiquetée par les insectes affamés.

Une aile souple, aiguë comme le fil d'un rasoir l'effleura. Par réflexe, il jeta une des deux torches devant lui.

Un moment repoussés par la chaleur, les insectes le serraient maintenant de près.

Il faillit trébucher sur un manche d'outil abandonné sur la paille et ne se rattrapa que de justesse.

Dans la pénombre, les objets les plus familiers prenaient un aspect fantomatique, d'autant qu'ils étaient secrètement agités par le vol rapide des insectes...

Le vrombissement des monstres était d'une violence insoutenable, mais Jacques ne s'en apercevait que maintenant, à mi-chemin du camion. La carrosserie bleue brillait d'un éclat terne.

Il écrasa d'un coup la gueule béante d'un insecte qui se balançait à vingt centimètres de son visage, accroché à un câble électrique.

Jacques souhaita un instant que ce fût le colonel...

Il ne sentait plus sa peur. Il savait que si les insectes se ruaient sur lui, tout serait fini en quelques secondes. Mais l'image de Juliette, nue sous la morsure des cicadelles, et celle, déjà plus nette, de Viviane derrière la porte de l'appentis, le poussèrent en avant.

Il sentit encore un léger pincement au milieu du dos mais l'animal ne s'accrocha pas.

Enfin, Jacques lança sa dernière torche directement sur la carrosserie pour faire tomber les insectes qui grimpaient sur la tôle de la porte.

Il ouvrit la portière.

Et bondit à l'intérieur.

Au moment où il plongeait dans la cabine, heurtant le volant de l'épaule, il se demanda avec horreur si la vitre du côté passager était ouverte. Auquel cas, il allait se retrouver sans défense au milieu des bêtes.

Il se tassa sur lui-même et releva la tête.

La vitre était fermée. Seul un minuscule interstice était resté, en haut de la portière. Un

insecte tentait de l'agrandir en y enfonçant ses mandibules.

Jacques manœuvra la poignée et l'insecte tomba, à l'extérieur du véhicule. Derrière lui, la portière s'était refermée avec un claquement léger.

Il resta là, allongé en travers des sièges, reprenant son souffle et luttant contre un tremblement qui le saisissait de la tête aux pieds. Il était provisoirement en sécurité. Les grattements des pattes et des mâchoires avaient repris sur la tôle froide, un instant désertée.

Les insectes savaient que leur proie était à l'intérieur de cette curieuse carapace de métal, et ils accouraient de l'autre extrémité de la grange...

Enfin, Jacques put se redresser et appuyer un coup prolongé sur le klaxon.

De l'autre côté de la porte de l'appentis,

Viviane respira plus fort et ouvrit les yeux.

— A nous, maintenant! fit-elle pour elle-même en regardant Juliette.

Elle revint dans la cuisine avec les torches.

Ensuite, elle perçut distinctement le bruit du démarreur.

Dans le camion, Jacques chercha un instant le commutateur des

phares.

La lumière jaillit, éclairant la porte de la grange qui donnait sur la prairie. Elle était fermée, mais c'était bien le vent qui l'avait repoussée. Comme il passait la première et desserrait le frein à main, un nuage de fumée noire vint obscurcir le pare-brise.

— La paille, elle brûle !

D'un coup, la grange s'illumina, révélant les insectes qui fuyaient dans tous les sens, pour échapper aux flammes qui léchaient déjà les poutres maîtresses. La plupart périraient asphyxiés.

Dans le rétroviseur, Jacques vit qu'un ballot de vieux chiffons s'enflammait à son tour, juste sous l'arrière du camion, à la verticale du réservoir d'essence.

Il embraya et le camion se jeta en avant.

Un insecte se rua sur le pare-brise. Un aller et retour des essuie-glaces suffit à le détacher. Il tomba sous les roues.

La fumée était maintenant trop dense pour que Jacques puisse orienter l'avant du véhicule exactement face à la porte.

Le puissant pare-chocs éventra le vantail juste en dessous des ferrures.

Il y eut un raclement sinistre sur le côté droit, mais l'engin passa.

Jacques ralentit, de l'autre côté du mur de fumée.

Il était dehors, en haut de la prairie, baignée par la lune.

Il n'y avait pratiquement plus d'insectes devant la maison. La nappe dangereuse avait dû se répandre un peu plus bas.

Jacques commença à manœuvrer pour amener l'arrière du camion face à la porte de la cuisine. La roue arrière droite heurta la borne du garage et Jacques jura.

En se retournant, il vit que la porte de la grange avait été arrachée à cinq centimètres du mur. Il s'en était fallu de peu que le camion ne reste bloqué dans la grange.

Arrivé à un mètre environ de la façade, il arrêta sa manœuvre et immobilisa le camion. Puis, il se leva, traversa l'habitacle et ouvrit les portes arrière. Aucun insecte n'était en vue. Il retourna au volant, recula encore jusqu'à ce qu'il entende le crissement du pare-chocs contre les pierres, et appuya de nouveau sur le klaxon. Il atteignit de nouveau l'arrière du véhicule lorsque Viviane ouvrit la porte de la cuisine. —Vite! cria-t-il, et il sauta à l'intérieur, auprès de Juliette.

Ils purent la porter sans trop de difficulté et l'allongèrent en travers, essayant de la caler tant bien que mal.

Viviane repartit dans la cuisine pour prendre les torches et une couverture.

Elle revint et Jacques démarra pour éloigner le camion.

Au moment où Viviane se penchait au-dehors pour refermer les portes, un insecte vermiforme de couleur verte tomba du toit et s'enroula aussitôt autour de son bras. —Jacques !

Ce dernier stoppa le camion et se jeta à l'arrière.

Sans prendre le temps de saisir la couverture, il attrapa le ver hideux qui mesurait presque dix centimètres de diamètre et l'arracha du bras de Viviane, avec un bruit de succion ignoble.

Viviane regarda son bras sans paraître comprendre. Des cloques apparaissaient çà et là, marbrant la peau de la jeune femme.

—Ce ne sera rien. Tu n'en as que pour quelques minutes à sentir une légère brûlure, dit-il d'un ton calme pour la rassurer.

Derrière eux, une grande lueur éclaira toute la grange, chassant l'obscurité jusqu'au grenier.

L'incendie les chassait devant, dans la nuit, au milieu des insectes.

Ils s'éloignèrent lentement tandis que le camion cahotait jusqu'au chemin de pierre...

Curieusement, Viviane pensa que le camion leur offrait un abri plus solide que la maison qu'ils venaient de quitter, avec toutes ses ouvertures bouchées à la hâte.

Comme s'il avait eu la même pensée, Jacques tapota le tableau de bord du plat de la main.

—Ne t'en fais pas ! Il ira au bout du monde...

Il se tourna à demi vers Viviane.

Elle regardait son bras à la lueur de la lune. Déjà les cloques écœurantes se rétractaient, ne laissant que quelques rougeurs à peine sensibles...

Derrière eux, Juliette gémit dans son sommeil chimique...

CHAPITRE X

Ils atteignirent le chemin. Jacques immobilisa de nouveau le camion, pour permettre à Viviane d'installer Juliette plus confortablement. La respiration de la jeune femme était presque inaudible.

Viviane revint s'asseoir à la droite de Jacques, en silence.

Par la vitre, ils aperçurent les ruines du laboratoire qui se détachaient sur les nuages plus clairs.

Des colonnes de feu jaillissaient encore de certaines casemates, révélant les minuscules silhouettes des soldats qui luttaienent toujours contre les flammes et les insectes.

De la prairie, on pouvait même apercevoir les doigts blancs des lances à incendie, s'épanouissant en corolles mousseuses sur les murs noircis.

Çà et là, quelques projecteurs éclairaient la scène, chassant les ombres formées par la Lune.

Le laboratoire entièrement détruit, ravagé par le feu, paraissait plus menaçant que jamais. On aurait dit une gigantesque carcasse morte, un

immense animal éclaté par une explosion inimaginable.

Entre la prairie et le plateau, le chaos rocheux s'étendait, repère de mort.

Il devait certainement y avoir encore des insectes, tapis à l'affût des pierres noires, se faufilant en silence entre les troncs abattus, prêts à sauter sur tout ce qui passait à leur portée.

Il faudrait attendre le jour pour oser s'aventurer dans le dédale de rocs et pour monter une par une les énormes marches de l'entablement de schiste.

En attendant, il fallait fuir, droit devant, à travers la nappe d'insectes affamés.

Sur plus de vingt kilomètres...

Pourtant, au sortir de la maison, la nuit parut à Jacques et Viviane d'une douceur suave, malgré la lueur malade de la pleine lune et le grondement du vent qui secouait de nouveau les cimes proches des sapins.

Les nuages passaient, fantomatiques.

L'inconnu s'ouvrait devant eux.

Pourtant, jamais au cours des explorations que Jacques avait menées,

cet inconnu n'avait été aussi dangereux. Il sentait une curieuse exaltation s'emparer de lui, comme à l'approche d'une chose mystérieuse vers laquelle tout son être, toutes ses cellules, auraient tendu. Quelque chose qu'il aspirait à connaître. Une sorte de réalisation tardive de ses plus chers désirs...

Il connaissait bien cette ivresse qui prenait, à l'approche d'un danger. Elle était dangereuse. Elle faisait commettre des erreurs. Et cette nuit, les erreurs risquaient d'être fatales.

Jacques se força à s'intéresser au tableau de bord, avant de redémarrer.

Viviane avait compris ce qui se passait.

—Tu crois que les vitres tiendront?

demanda-t-elle.

Jacques lui sut gré d'avoir parlé.

—Les vitres ? Je ne pense pas qu'il y ait du danger...

—Alors, qu'est-ce qui t'inquiète ? —Plutôt les pneus... Si ces saletés de bestioles peuvent casser de l'acier, elles couperont le caoutchouc comme du beurre, et on ne pourra pas continuer longtemps si les pneus éclatent. —Nous n'y sommes pas encore, dit Viviane d'un ton qu'elle aurait voulu plus ferme. —Allons-y...

Après avoir roulé quelques mètres sur le chemin,, ils furent soudain jetés l'un contre l'autre par un chaos plus profond.

Du genou, Jacques heurta le commutateur et les phares s'éteignirent brusquement.

Il allait les rallumer lorsque Viviane lui prit le bras, suspendant son geste.

—Regarde!

Il tourna la tête vers la direction qu'elle désignait du doigt.

Un fantastique ballet de lucioles surplombait le bas-côté. Il devait y avoir là des milliers de ces petits insectes lumineux, sans doute chassés de la forêt par le vent ou la pluie.

Les lucioles virevoltaient en tous sens. Elles paraissaient suspendues en plein ciel comme des lampions éloignés, et soudain s'animaient, franchissant quelques mètres en zigzags, avant de s'immobiliser de nouveau.

Une multitude d'étoiles filantes, un système solaire en réduction, un univers fantastique de dix mètres sur dix, où tout le mystère des insectes était rassemblé...

Jacques comprit à cet instant qu'il ne pourrait jamais percer la totalité de ce mystère. Il vivrait le reste de ses jours à côté d'eux, mais ce serait peine perdue. Il ne pénétrerait jamais leur secret.

Le ballet avait quelque chose d'hypnotique... Jacques se détourna et prit Viviane par les épaules.

—Allons ! Regarde ailleurs !

Elle parut sortir d'un long rêve, la bouche entrouverte, ses mains délicatement posées sur ses genoux. Elle secoua la tête et parut enfin apercevoir Jacques. Elle, lui sourit. —Il ne faut plus perdre de temps... Ils repartirent et abordèrent bientôt la descente vers le torrent. Derrière eux, Jacques vit que la maison commençait à brûler... Bientôt, les pierres sorties de la boue par la violence du courant se firent plus nombreuses, rebondissant avec fracas sous la tôle du châssis. La proximité du torrent semblait avoir éloigné les plus gros insectes. Peut-être que certains avaient été entraînés dans le ravin, à gauche du chemin... Seules les lucioles semblaient monter la garde, comme les vierges miraculeuses au-dessus des falaises bretonnes.

Au dernier moment, Jacques dut braquer à droite vers le talus, pour éviter deux énormes scarabées volants qui fondaient maladroitement sur le pare-brise. Ils s'y seraient écrasés de plein fouet.

Il y eut un choc mou sur la gauche.

Jacques remit les essuie-glaces en marche.

Une traînée de sang noir s'arrondit sur la vitre bombée, juste devant ses yeux.

Viviane eut un hoquet et se détourna. Elle crispa sa main sur celle de Jacques.

— Remets-toi, Viviane... je crois qu'il y en aura d'autres...

— Excuse-moi, tu as raison...

Jacques se concentra de nouveau sur la conduite. Au bord du torrent, il arrêta le véhicule.

Après avoir parcouru du regard toute la largeur du ruisseau, il avisa un passage entre les eaux rapides et tourbillonnantes.

Ce qui l'inquiétait le plus, ce n'était pas tellement la largeur du passage, mais la résistance des mottes détrempées au poids du camion. En temps normal, après un orage, Jacques ne se serait jamais risqué à passer tant que le niveau de l'eau ne serait pas redevenu régulier. Sur la terre sèche, il pouvait passer partout, ou à peu près. Mais là, la terre était glissante, peu sûre, d'une stabilité précaire.

De plus, il n'avait jamais pris ce chemin la nuit. Malgré la relative puissance des phares, il y avait de nombreux détails du relief qu'il ne pouvait distinguer...

Dans le torrent, une petite voiture serait passée sans encombre, pour stopper ensuite au milieu du flot, moteur noyé. Avec le camion, le risque était inverse. Les deux tonnes d'acier risquaient de desceller des pierres sur le muret de soutien raviné par l'eau et le véhicule

terminerait alors sa course au fond du ravin.

Pourtant, il fallait de nouveau avancer.

Derrière le camion, plusieurs insectes se rapprochaient, sortis de nulle part...

Jacques orienta ses roues vers les pierres plates, de l'autre côté du torrent. Il débraya, passa en première puis releva lentement le pied...

A mi-course, comme le camion s'ébranlait, il lâcha brusquement la pédale.

Le lourd véhicule fit une embardée terrible par l'arrière, sauta par-dessus les dernières pierres sèches du bord et souleva une gerbe d'eau de plus de trois mètres de hauteur.

Elle prit en retombant devant les phares les couleurs irisées d'un arc-en-ciel.

Complètement aveuglé par l'éclat de la gerbe d'eau, Jacques fit tourner un peu le volant à droite au milieu du torrent. Il lui sembla que le camion s'inclinait lentement vers le ravin.

La nuit des insectes. 5

A l'instant où ce sentiment devenait une réalité, l'une des roues avait mordu enfin la berge opposée et le véhicule se propulsa péniblement sur l'autre bord du torrent. Ils n'eurent pas le temps de se retourner que déjà le lit du torrent s'affaissait derrière les roues arrière.

De nouveau, toute retraite leur était interdite...

L'aile du camion écorna le talus sans gravité, projetant seulement quelques mottes de terre sur les insectes qui attendaient, immobiles, un peu plus haut sur les rochers qui bordaient le ravin.

Quelque part dans la nuit, le tonnerre gronda encore.

—C'est au-dessus de la vallée, dit Jacques. Le camion reprit un peu de vitesse; avec anxiété, Jacques vit que la petite aiguille de l'alternateur indiquait une décharge rapide de la batterie. Il n'était pas sûr de pouvoir aller jusqu'au bout, maintenant...

Un peu plus loin, la route devenait un étroit sentier, sur quelques mètres. A chaque passage, les parois du camion griffaient les buissons de part et d'autre.

Jacques aborda ce passage sans ralentir; il allait en sortir sans encombre lorsqu'une ombre traversa juste devant ses phares.

La stupeur le fit freiner brutalement.

—Une chèvre... dit Viviane.

Un instant rassurés par cette vision pacifique, ils virent l'animal changer de direction et se diriger droit vers le camion.

Alors, Viviane hurla, crispant son poing devant sa bouche.

Jacques vit que la chèvre était couverte d'insectes ensanglantés. Ils fouillaient la chair de la pauvre bête, projetant des morceaux entiers du dos et des flancs...

La chèvre devait être folle de douleur, ou au contraire, ne plus se rendre compte de ce qui lui arrivait.

—Elle aurait dû être rentrée, à cette heure là ! dit Jacques, devinant tout de suite ce qui s'était passé à la ferme du père Cazes. —Tu crois qu'ils ont été attaqués ? se hasarda Viviane.

—On verra bien, répondit-il, mais il en était certain.

Devant eux, la chèvre quitta la route en trotinant de son pas placide, comme si rien ne lui était arrivé.

Elle avait la moitié du flanc gauche à vif et les côtes perçaient sa fourrure gluante de sang. L'animal se heurta au camion puis partit vers le torrent.

Une seconde plus tard, la chèvre bascula dans le ravin, sans un cri. Le tonnerre gronda encore.

Ils repartirent, se demandant encore combien d'atrocités ils allaient découvrir... Sur leur droite, les fermes ruinées d'un vieux village abandonné se dressaient encore, émergeant des broussailles. C'était un véritable nid à serpents, d'autant plus qu'une petite source s'échappait dans les champs au-dessus.

Le site était plein de recoins sombres, murs branlants, poutres noircies, arbres étouffés par le lierre sauvage, planchers crevés par les racines...

A chaque pas, en temps normal, on pouvait entendre les insectes et les bêtes des champs qui s'enfuyaient et se cachaient sous les détritiques et les murets en ruine.

Maintenant, une personne qui se serait aventurée dans les bâtisses n'avait aucune chance d'en sortir vivante.

Dès la première porte franchie, le cauchemar lui tomberait dessus sous la forme d'un ver horrible, ou d'une mante tapie contre un chevet ou dans l'encoignure d'une fenêtre aveugle.

A proximité des premiers murs, les herbes bruissaient des combats terribles qui devaient se dérouler entre les insectes géants et les vipères. Celles-ci devaient s'incliner une par une mais elles vendraient chèrement leur peau...

Avec un frisson, Jacques dépassa le village abandonné.

C'est en découvrant ce village, tapi dans les herbes, que la première femme de Jacques avait décidé de partir.

Le ménage n'était pas très heureux et elle cherchait un prétexte. Jacques avait parfaitement compris. Il ne lui en avait pas voulu...

Qu'aurait-elle dit, en voyant ce qui se passait maintenant dans la vallée ?

En tout cas, Jacques souhaitait de tout son cœur qu'elle soit à mille lieues de tout cela, quelque part à l'abri...

Elle avait refait sa vie aux Etats-Unis, quelque part vers la Californie. En un lieu où il n'y avait pas de laboratoires militaires... Par chance.

D'ailleurs, malgré l'attraction que Jacques éprouvait pour Viviane, il

aurait préféré qu'elle aussi soit en sécurité, dans son appartement de la ville, ou même ailleurs...

Ce qui le rassurait un peu, c'était que chaque tour des roues qui les éloignait de la ferme incendiée les rapprochait de la vallée et de ses larges coteaux. Vers la ville, les barrages devaient être installés et les insectes devaient par conséquent être plus disséminés. Le risque serait moins grand...

Toutefois, ils n'y étaient pas encore...

Un coup violent dans le volant ramena Jacques sur la route, et il se concentra de nouveau sur la conduite.

Ce n'était pas une sinécure de diriger le camion, de nuit, sur le chemin maintenant bordé de châtaigniers. La pluie avait creusé plus profondément les rigoles et les roues s'enfonçaient parfois dans la boue presque jusqu'au moyeu. Heureusement, le moteur semblait tourner de façon régulière.

Instinctivement, Jacques et Viviane épiaient le bruit de la mécanique, attentifs au moindre changement de régime.

Sur une portion plate de quelques centaines de mètres, Jacques accéléra et les phares déchirèrent la nuit, au milieu des souches d'arbres morts de vieillesse. La scène avait quelque chose de paisible, malgré certaines formes sinistres entr'aperçues dans le faisceau de lumière. Sans la présence de Juliette en train de lutter contre la mort, à l'arrière du camion, on aurait pu croire à une innocente promenade au clair de lune...

—Tu pensais à Béatrice, tout à l'heure?
demanda Viviane.

—Oui. J'espère qu'elle est en sécurité...

—Moi aussi. C'est trop horrible, ici, renchérit la jeune femme.
Et le silence se réinstalla.

Les phares éclairèrent quelques rocs éparpillés sur les bas-côtés. Ils arrivaient à la fin du terrain plat. Les pneus produisirent bientôt un autre crissement. Le sable avait laissé la place aux petites pierrailles. Celles-ci, de plus en plus grosses, roulaient maintenant derrière le véhicule, certaines étaient même projetées contre les flancs de la carrosserie.

Jacques ralentit.

Les choses sérieuses commençaient...

CHAPITRE XI

Un arbre penché au-dessus du chemin entra dans la lumière des phares. Il n'y avait pas d'insectes dans le voisinage, ou alors, ils se terraient, pour une raison ou pour une autre...

Après l'arbre, le chemin tournait légèrement sur la droite.

Soudain, les phares éclairèrent le vide, droit devant. Jacques ralentit encore. —Tiens-toi bien, on arrive à la Lune ! —La Lune ! Je n'y pensais plus, avoua Viviane, et elle s'agrippa au tableau de bord, le corps légèrement penché en avant. Jacques avait eu beau casser la plupart des grosses roches à la masse, il en restait suffisamment pour mettre à mal le camion. D'autant plus que le relief était trompeur, la lumière du camion découpant des ombres là où il n'y avait pas de trous, et effaçant les roches saillantes qu'on ne découvrait qu'au tout dernier instant. Déjà le camion était dessus. Ils eurent l'impression de basculer en avant,

vers un abîme sans fond, lorsque les roues descendirent tout droit sur les premières pierres.

Le chemin s'était rétréci. Il sembla à Jacques qu'il était même plus étroit que d'habitude. Mais il attribua cette différence à la nuit qui noyait tout dans les ténèbres autour d'eux.

Le goulet lui parut soudain immense, long à n'en plus finir. A droite, la roche était plus verticale que jamais, presque en surplomb au-dessus du passage. A gauche, la colline dévalait jusqu'à un autre chemin de chèvre, une centaine de mètres plus bas. Entre les deux voies, à peine quelques arbustes nouveaux, dont aucun n'aurait pu retenir le camion. Une glissade, et c'était une suite sans fin de tonneaux mortels avec, au bout, l'écrasement du camion et l'explosion. La gerbe de feu qui mettrait un terme à l'aventure...

Jacques se raidit sur le volant et repartit doucement.

Il se força à parler pour rompre le silence. —Ça va ? demanda-t-il, conscient de l'absurdité de la question.

La jeune femme sourit, amusée, malgré la tension qui l'habitait.

—Oui, monsieur Rampal, je vais bien. Mais il me serait agréable d'être ailleurs... En attendant, regarde la route !

—Regarde-la bien, toi aussi, parce qu'on y va ensemble ! Bien que j'eusse préféré remettre cette expérience à plus tard... La présence de la jeune femme à ses côtés le rendit encore plus prudent.

Il évita les premières pierres puis, malgré le petit cri affolé de Viviane, braqua tout vers le ravin.

C'était le seul moyen de passer. A côté de lui, il sentit que Viviane était de nouveau tendue, les muscles crispés sur la banquette.

Lentement, centimètre par centimètre, le camion bascula vers le

chaos, à un pas du vide... Le plus terrifiant était de voir le faisceau des phares se perdre dans l'espace. Un vertige nouveau s'empara de Jacques.

A l'instant où l'avant du camion surplombait le ravin, Jacques braqua à droite et écrasa le frein. Le véhicule glissa encore un peu sur les pierres humides, puis s'immobilisa.

C'était une manœuvre surprenante, mais simple. En fait, Jacques essayait seulement de garder les roues sur les pierres les plus hautes, parfois au-dessus d'ornières si profondes que le camion, s'il avait glissé dedans, se serait inmanquablement embourbé.

Il répéta la manœuvre plusieurs fois, descendant en crabe toute la longueur du chaos rocheux.

Se rappelant le rire de Juliette à propos de la Lune, il sentit une rage sourde l'envahir, ce qui lui fit manquer son dernier virage.

Il n'y avait plus que quelques mètres à parcourir lorsqu'une des roues arrière prit appui sur une racine humide, plaçant le camion en travers du goulet.

L'avant heurta le roc, à droite. Le choc se répercuta dans la direction et Jacques dut lâcher le volant.

Avant même de le reprendre, il avait serré le frein à main.

Malgré tout, il sentit que le camion partait maintenant vers le ravin, de façon insensible. Jacques relança le moteur et desserra le frein... La poignée était moite. Ses mains glissaient sur le volant.

Peu à peu, l'engin revint dans l'axe du chemin. Il s'en était fallu de bien peu. Malheureusement, Jacques ne put éviter de racler sourdement une pierre plus haute que les autres.

— Le carter ! pensa-t-il, puis il s'aperçut qu'il avait parlé à voix haute. A ses côtés, Viviane frémit.

Presque aussitôt, le camion se mit à rouler plus librement.

Le passage difficile était terminé. Le chemin s'élargissait de nouveau.

Pendant la manœuvre, plusieurs insectes s'étaient de nouveau agglutinés sur la tôle, mais les occupants du camion n'y avaient pas attaché d'importance. Maintenant que le véhicule reprenait un peu de vitesse, Jacques et Viviane pouvaient entendre le martèlement léger des pattes sur la carrosserie.

De temps à autre, un choc plus marqué indiquait qu'un nouvel insecte venait de se poser sur le camion.

Heureusement, Jacques savait que les branches basses, un peu plus loin sur la route, nettoieraient la carrosserie.

Toutefois, la présence des monstres carnivores était suffisante pour le dissuader de s'arrêter et d'examiner les dégâts du carter. De toute façon, s'il y avait un trou, il ne pourrait pas réparer.

— Tant pis, on continue comme ça ! Depuis quelques secondes, Viviane tentait de scruter la nuit avec attention. Elle se tourna vers Jacques.

—Je n'ai pas vu ma voiture. Pourtant, je suis certaine de l'avoir laissée sur le bas-côté, juste avant la Lune...

—Elle aura sans doute été entraînée par la pluie. Les petites ravines se creusent vite et les pierres se détachent encore plus vite. Elle aura glissé plus bas...

La partie la plus longue du chemin de chèvre restait à parcourir, mais elle ne présentait plus de difficultés notables...

En roulant, la pression qu'ils sentaient sur eux se relâchait doucement, malgré le nombre croissant d'insectes qui accompagnaient le camion lancé dans la nuit.

Ils durent traverser encore un ruisseau, de faible largeur celui-là.

Soudain, dans un léger virage à gauche, Viviane cria, trop tard. Jacques ne put freiner à temps et l'avant du camion vint heurter la voiture, en travers de la piste. —M... ! jura Jacques.

Il donna un coup de poing nerveux sur le volant.

—Tu peux peut-être la pousser, dit Viviane.

—Ça ne servira à rien. Les roues sont braquées. Elle reculera vers le talus et on ne pourra pas avancer. Non, il faut la tirer, au contraire...

Il se mit à reculer et tourna les roues vers l'extérieur.

Puis, tout doucement, il s'approcha et fit peser le camion sur la voiture. Celle-ci était couverte d'insectes, sans doute attirés par la relative chaleur du métal. Le reflet des phares éclairait une foule de carapaces énormes, juchées les unes sur les autres, et un fourmillement impénétrable de pattes, d'antennes et de mandibules.

Certaines bêtes étaient à demi dévorées, montrant que les insectes étaient à l'affût d'une nourriture sanglante et tiède. Ils ne se dérangèrent pas pendant toute la manœuvre.

Jacques recommença plusieurs fois.

Petit à petit, la voiture s'écarta du talus.

Il y avait maintenant l'espace nécessaire entre la voiture et le talus qui bordait le virage pour insérer l'avant du camion.

—Et maintenant, on se tire !

Viviane suivait anxieusement la manœuvre.

Jacques racla la carrosserie de la voiture sur cinquante centimètres.

Puis il s'arrêta, tourna ses roues vers le talus et commença de reculer.

La température d'eau chauffait dangereusement, mais il n'y pouvait rien. Les insectes se rapprochaient et on ne pouvait se permettre d'attendre pour laisser au moteur le temps de refroidir.

Enfin, le pare-chocs du camion s'engagea sous l'aile de la voiture.

—Pourvu que ça tienne ! gronda-t-il entre ses dents.

Lentement, comme dans un film, il vit la tôle de la voiture se tordre et s'écarter de sa forme normale. Un boulon sauta dans la lueur des

phares, mais la voiture se mit à glisser doucement vers le pré.

—Encore un mètre, lui dit Viviane.

Jacques, arc-bouté sur le volant, ne pouvait regarder sur le côté.

—Encore cinquante centimètres !

—Ça y est presque ! cria la jeune femme.

La voiture avait une roue dans le vide.

Au même instant, la tôle se déchira et le camion, soudain libéré, recula brutalement sur le chemin.

Viviane fut projetée vers la portière du fond, malgré ses efforts pour se retenir.

A demi assommée par le choc, elle glissa doucement contre la tôle, sa main s'accrochant de façon inconsciente à la poignée...

—Attention ! hurla Jacques.

Il quitta son siège et bondit vers l'arrière.

Il eut le temps d'attirer la jeune femme contre lui mais la portière s'ouvrit dans le noir.

Aussitôt, un insecte énorme pénétra dans le fourgon.

Jacques se jeta sur la porte et la referma. En se retournant, il sentit les pinces de la blatte, monstrueusement développées par les mutations successives, se refermer sur son bras gauche avec un bruit sec.

Une douleur fulgurante lui scia tout l'avant-bras.

Aveuglé par la douleur, il releva la tête de l'animal avec sa main droite et tira en arrière de toutes ses forces.

Mais la blatte jaune ne lâcha pas pour autant.

Alors, pris d'une rage folle, il tordit le corps de l'animal jusqu'à ce que la frêle armure cornée se déchire.

Les mandibules nourricières se relâchèrent aussitôt, libérant un flot de sang. Celui de Jacques et de l'insecte étaient mêlés.

Les pinces, détachées de la tête, tombèrent sur le plancher.

Jacques eut du mal à rester debout lorsqu'il regarda son avant-bras.

L'os n'était pas atteint, mais la chair avait été sciée sur plusieurs centimètres et le sang s'écoulait sourdement.

Au bout de quelques instants, Viviane revint à elle. Par chance, elle comprit assez vite ce qui venait de se produire à l'intérieur du camion. Elle aida Jacques à confectionner un pansement de fortune à peine suffisant pour étancher le sang. L'hémorragie s'arrêterait d'elle-même, mais c'est alors que la douleur serait la plus forte.

Viviane pansait le bras avec douceur, mais Jacques gémit lorsque la bande découpée dans la couverture rêche glissa sur les chairs tuméfiées. Derrière eux, Juliette s'était plus ou moins réveillée, mais la fixité de son regard montrait de toute évidence qu'elle ne comprenait

pas ce qui arrivait. Elle était dans un monde étranger, à part, sans doute submergée par la douleur, sans même réaliser que c'était elle qui souffrait... Viviane se mit à pleurer, ses larmes salées coulant sur ses joues et se rejoignant à l'extrémité de son menton... Jacques sentit que tout craquait... —Occupe-toi d'elle, dit-il en désignant Juliette, je vais repartir. —Tu pourras conduire ?

—Non, ma vieille, on va à la gare, on prendra le train !

Et il partit d'un éclat de rire nerveux.

Il fut plusieurs secondes avant de pouvoir reprendre son souffle.

Viviane essuya ses larmes et se pencha sur Juliette, lui tamponnant délicatement le front. Jacques revint s'asseoir au volant. Devant lui, la voiture abandonnée était couverte d'insectes en plus grand nombre qu'avant. Nul doute que l'arrêt du camion les avait attirés. Jacques démarra. Son bras le faisait horriblement souffrir. Déjà, il sentait la température qui montait, couvrant son front de sueur.

Avec précaution, il amena de nouveau le camion contre la voiture et recommença à tirer. La tôle se déchira encore un peu, mais la voiture s'inclina vers le pré, maintenant en équilibre instable.

Une dernière poussée en biais fut suffisante. Il regarda la voiture disparaître dans les hautes herbes, sorte de grosse carapace luisante, entraînant avec elle plusieurs centaines d'insectes.

La voiture s'écrasa sur un bloc de schiste, en contrebas.

Après un dernier tonneau, une flamme courut soudain le long du capot et le véhicule s'enflamma.

Viviane se releva comme la voiture désarticulée explosait...

Devant eux, la route était libre. Sans s'attarder, Jacques évita les dernières pierres du chemin et se mit à rouler sur le sable. Au bout d'une centaine de mètres, la température de l'eau commença de redescendre. Dans le rétroviseur, Jacques vit la lueur de l'incendie qui se répandait dans le pré, autour de la voiture de Viviane. Il ne sentait plus son bras gauche; le sang avait dû s'arrêter de couler. Après un ultime virage sur le sable, la ferme incendiée apparut une dernière fois, déjà très loin.

Les fenêtres avaient dû éclater sous la chaleur et les murailles grises et sans vie présentaient maintenant à la nuit quatre grands yeux rouges qui fixaient les étoiles, face à la vallée.

S'ils en réchappaient, seule une ruine noire serait désormais là pour les accueillir.

Comme une sentinelle figée en haut de la combe en un éternel garde-à-vous...

Mais Jacques sentait au fond de lui-même que jamais plus il ne reviendrait dans ce lieu. Il y avait maintenant trop de mauvais

souvenirs attachés à ces pierres et à ces arbres.

De nouveau, sur les pierres de la piste, les insectes apparurent. Les larges roues du camion tracèrent un sillage noir et rouge. Immédiatement, d'autres insectes se jetèrent avec ardeur sur les débris de leurs congénères.

Encore un virage, et ils dépassèrent la boîte aux lettres, fixée sur un poteau, en bordure du chemin.

Ils avaient fait la moitié de la route et approchaient de la ferme du père Cazes.

Jacques aurait souhaité retarder l'instant où ils passeraient devant, car il se doutait de ce qu'ils ne manqueraient pas d'y trouver...

CHAPITRE XII

Une odeur insoutenable de charogne envahit brutalement l'habitable. Jacques ferma aussitôt les volets d'aération.

Il était maintenant certain de ce qui s'était passé en contrebas de la route.

Les phares révélèrent quelques cadavres de chèvres presque entièrement dévorées. Elles étaient dispersées sur les côtés de la route, là où la mort carnivore les avait saisies. Des insectes fouillaient encore les entrailles, se repaissant de viscères tièdes.

Une des chèvres semblait bouger encore un peu, mais la carapace qui dépassait à demi de sa tête aux orbites vidées était la cause de ce léger mouvement. La tête s'inclinait à droite, puis à gauche, lentement, au fur et à mesure que l'insecte s'y enfonçait.

Lorsque Jacques parvint à la hauteur du cadavre, la tête se détacha du corps, d'un seul coup. Elle roula sur elle-même et s'immobilisa, à l'envers, révélant une odieuse cavité rougeâtre par où s'échappèrent plusieurs larves poilues.

Un peu plus loin, deux lucanes énormes se disputaient une patte. L'une des horribles créatures s'arc-boutait, recroquevillant son corps noir, tandis que l'autre prenait appui sur un rognon de silex gros comme un ballon de football, tirant de façon désordonnée sur les ligaments de

chair blanche...

Jacques détourna le regard.

Viviane était prostrée, ne pouvant, malgré un prodigieux effort de volonté, détacher ses yeux du carnage abominable qui se déroulait dans les bruyères.

Puis, comble d'horreur, les insectes abandonnèrent peu à peu les chèvres martyrisées et se regroupèrent pour s'avancer vers le camion.

Jamais, depuis le début de cette nuit de cauchemar, Jacques n'avait autant eu l'impression que les insectes agissaient suivant un plan déterminé à l'avance.

Viviane et lui comprirent tout à coup que l'être humain était devenu le gibier de cette chasse infernale.

Malgré les difficultés qu'ils avaient rencontrées au cour de leur fuite, ils se rendirent compte que rien n'était joué. Après les chèvres, les monstres carnassiers se jetteraient bientôt sur eux.

L'homme était allé trop loin, beaucoup trop loin, dans ses tentatives d'asservissement de la nature. Il ne pourrait faire machine arrière. Le temps de l'inconscience était fini, achevé. Et

dorénavant, c'était le temps de la lutte à mort qui commençait.

Autour des cadavres, de longues files d'insectes se formaient, se dirigeant toutes vers le centre lumineux, au milieu de la route.

Jacques constata que les insectes étaient mélangés mais ne s'attaquaient point entre eux, sauf si l'un d'eux, pour une raison ou pour une autre, venait à être blessé. Tout se passait comme si, brusquement, en l'espace d'une nuit, l'instinct pacifique des insectes s'était mué en une rage de destruction. Le plus effrayant était que cette rage semblait orchestrée par un cerveau central, distribuant les ordres, les mêmes ordres de tuerie et de massacre à tous les insectes mutants.

Mais Sa nature même de ce cerveau échappait encore à l'entomologiste et à sa compagne. Leur cerveau humain ne pouvait encore concevoir la multitude de rouages séparés qui formait le cerveau et la nouvelle intelligence des insectes.

Depuis très longtemps, la contemplation des espèces animales les plus évoluées avait posé d'innombrables problèmes aux chercheurs, mais il y avait fort à parier que cette fois-ci, les chercheurs n'auraient pas le temps d'étudier ce qu'il était advenu des insectes avant que ceux-ci ne les détruisent.

Il se jouait en cet instant une course folle et, crispé sur le volant du camion, isolé avec Viviane sur cette route de la mort, Jacques ne pouvait pas y participer. La seule chose qui comptait maintenant était de sauver sa peau et celle de la jeune femme.

—Va t'allonger derrière, ce n'est pas la peine de voir ce qu'il y a en dessous...

Comme une automate, la jeune femme, épuisée, obéit.

Jacques accéléra pour mettre un peu de distance entre le camion et ses poursuivants.

Au passage, il coupa une file d'insectes qui traversait la foute. Il sentit nettement le choc des carapaces écrasées contre les roues. Un instant, il en ressentit une sorte de joie sauvage.

Dans le pinceau de lumière, des yeux rapprochés apparurent.

—Un chat !

C'était effectivement un chat, un des chats du père Cazes, sans doute, qui s'était réfugié quelque part pendant la soirée, et qui avait dû échapper au massacre...

Dérangé par le camion, il était sorti de sa cachette et se tenait au milieu du chemin, à quelques mètres à peine des insectes, ébloui par les phares, incapable de mouvement.

Jacques éteignit les phares.

A la clarté de la Lune, il vit que l'animal avait déjà bondi vers le pré, sans doute pour regagner les arbres, à une dizaine de mètres au-dessus de la piste. S'il pouvait les atteindre, ce serait un repaire assez sûr, car même les plus habiles des insectes ne pourraient pas monter sur les plus hautes branches.

En un éclair, le chat traversa le pré, sautant

par-dessus un couple de lucanes qui sortaient de l'ombre. Une ou deux mantes tentèrent de sauter pour le suivre mais leur taille même les empêchait d'être efficaces. Elles retombèrent lourdement sur les pierres et le chat grimpa le premier tronc venu, encore tout ébouriffé.

Jacques n'était pas particulièrement intéressé par les chats, mais il fut tout de même content pour l'animal.

Il sentit que les insectes venaient de perdre une bataille... Après tout, ils n'étaient pas invincibles, malgré la terreur qu'ils pouvaient inspirer, surtout en groupe.

Jacques ralluma les phares et relança le moteur. Il commençait à être excédé par cette poursuite et par le fait que les difficultés survenaient sans arrêt, l'obligeant à ralentir et à repartir sans arrêt.

Dans son dos, Viviane se releva et posa avec douceur sa main sur son épaule.

Contre son cou, il pouvait sentir les veines du poignet qui battaient régulièrement, quoique un peu fort.

Il allait lui dire quelque chose lorsque à nouveau, il dut freiner.

— Mon Dieu ! Ce n'est pas possible !

Après avoir dit ces mots, la jeune femme s'effondra comme une masse sur le plancher du camion.

Jacques se passa la main sur le visage, pour tenter de chasser la vision horrible qu'il avait devant les yeux.

Il se força à se lever de son siège et à s'agenouiller au-dessus de

Viviane. Les traits du visage, si doux d'habitude, se révélaient. Elle était prise de convulsions. Peu après, elle rouvrit les yeux. Son regard était fixe et semblait ne pas voir Jacques, penché sur elle. Il la gifla à toute volée, pour l'empêcher de tomber en syncope.

Une fois, deux fois, malgré l'élanement de son bras gauche, il la secoua violemment. Enfin, les couleurs revinrent sur ses joues... Elle sembla revenir de très loin et s'accrocha à lui.

Doucement, il l'allongea plus confortablement et lui caressa le visage. Il se releva et tendit la main vers le commutateur pour éteindre les phares... Tout plongea dans les ténèbres. — C'est horrible, hoqueta Viviane d'une voix blanche.

Le martèlement sournois des insectes sur la carrosserie éclata d'un coup. En une seconde, le camion se trouva transformé en une énorme caisse de résonance pour des centaines de pattes et de mandibules.

Ils eurent l'impression que leurs cœurs essayaient de se mettre à l'unisson de cette mélodie infernale. Comme si une danse sauvage venue du fond des âges se déroulait à l'extérieur de leur prison de métal... Bientôt, ils ne tinrent plus.

Au moment de revenir s'asseoir, Jacques regarda fixement Juliette.

Elle ne bougeait plus. Sa petite bouche entrouverte n'exhalait plus aucun souffle.

Avant même de se pencher pour sentir si son cœur battait, il sut qu'elle était morte. Il resta immobile, écrasé par cette douleur nouvelle qu'il n'arrivait pas à endiguer...

Et il eut envie de vivre. Pour effacer cet instant où le monde venait de basculer autour de lui. Pour chercher les responsables de cette folie. Pour se venger...

Lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Viviane, elle comprit que jamais plus, Jacques ne serait le même.

— Viens t'asseoir, Jacques. Il faut repartir. Pour elle...

Il hocha la tête en silence et reprit le volant, se forçant cette fois à garder les yeux bien ouverts.

Ni lui, ni Viviane ne pourraient jamais oublier cette nuit. S'ils s'en sortaient, ce serait comme une parenthèse dans leurs vies, un court instant où le destin aurait tendu ses pièges.

Sur toute la largeur de la route, le troupeau de chèvres avait été balayé par les insectes. Les animaux effarouchés n'avaient pas, là non plus, eu le temps de fuir. Ils étaient tombés sous les coups de rasoirs comme des quilles fauchées par une boule folle.

Des rigoles sanglantes s'écoulaient lentement, diluées par la pluie, vers le ruisseau qui longeait le chemin.

Adossé à la porte de l'étable, tenant debout par on ne sait quel caprice, le père Cazes souriait, la gorge tranchée. Sa pelisse était rouge et une cicadelle orangée lui barrait la poitrine, plongeant ses pattes dans un

magma sans nom, à hauteur de son ventre.

Il lui manquait un bras que les lucanes ou les mantes avaient dû emporter.

Plus loin, la porte de la maison était ouverte. Jacques crut apercevoir à l'intérieur de la salle commune le chien du père Cazes, mais deux mantes sortirent ensemble sur le seuil. Les insectes régnaient en maîtres sur la ferme morte.

Ils s'étaient installés dans toutes les pièces, transformant en quelques heures un logis simple mais accueillant en une forteresse puante pleine de chausse-trapes et de pièges.

Bientôt, les lignes basses des bâtiments sortirent de la lumière et replongèrent dans la nuit.

Sur le coteau, l'aube serait sinistre...

Il y avait maintenant une longue descente ponctuée de courbes et traversée d'ornières perpendiculaires à la route, puis ce serait la nationale... et la délivrance.

Les arbres se rapprochaient, indiquant les derniers kilomètres.

Ils arrivaient au bout du calvaire.

Sur la nationale, ce serait différent. Le camion pourrait prendre de la vitesse et le barrage viendrait à leur rencontre, avec les sauveteurs.

Jacques se lança dans les virages.

Un léger raté du moteur se fit entendre, malgré le bourdonnement presque incessant des insectes, au-dehors.

Jacques baissa les yeux sur le tableau de bord.

La lampe rouge de pression d'huile était allumée !

— L'huile ! rugit-il.

Le bouchon de vidange avait dû sauter en traversant la Lune. Le carter était vide et le moteur allait chauffer à toute allure. Bientôt, une odeur forte de métal brûlant se répandit par les interstices du capot, dans la cabine.

Désormais, le moteur pouvait s'arrêter d'un instant à l'autre.

Jamais ils n'atteindraient la route. Ce qui paraissait une seconde auparavant comme un espoir raisonnable s'éloignait de nouveau.

Viviane, quant à elle, avait l'impression d'être ballottée, comme dans ces manèges de fête foraine où des nacelles tournantes oscillent dans tous les sens, au gré de la force centrifuge. Mais . là, les couleurs de la fête étaient plutôt sinistres.

Ce n'étaient que faces grimaçantes et gueules ouvertes dansant sur le toit du camion une pantomime macabre.

Pris d'un sursaut, sans doute dû à l'instinct de conservation, Jacques agrippa le volant, appuya comme un forcené sur l'accélérateur et enchaîna les virages les uns après les autres, à une allure folle. Le corps de Juliette, découvert, glissa contre la cloison et se tassa, sans vie, en une pose grotesque, à l'arrière du camion.

Viviane faillit dire à Jacques de ralentir, mais il était évident qu'il ne l'aurait pas entendue...

Non ! Il ne voulait pas finir comme le père Cazes, lacéré et dévoré par les monstres que ses semblables avaient créés. Il voulait sortir, et maintenant, de ce piège insensé.

Les branches basses chassèrent les insectes du toit de tôle. Il n'y eut plus que le silence, troublé par les grincements de la carrosserie.

Sous le plancher du camion, les tringles et les rouages hurlaient, malmenés et brûlants, comme autant d'organes vivants.

Jacques ne ralentit qu'en approchant des premières ornières. Malgré tout, la première le surprit.

La boue humide qui la remplissait atténua un peu le choc, mais en retombant de l'autre côté, le camion fit une embardée terrible. Les portes arrière s'ouvrirent, le corps de Juliette fut éjecté, pantin nu désarticulé, le camion s'inclina contre les arbres.

Jacques parvint à le redresser mais il savait qu'un pneu venait d'éclater.

CHAPITRE XIII

Quelques gouttes larges s'écrasèrent sur le pare-brise, et un nouvel orage éclata, brutal.

La pluie tomba bientôt en cordes verticales, transparentes, noyant le chemin, accélérant le temps au rythme fou des éclairs.

Derrière le camion, le corps nu de Juliette reposait sur des pierres, les blessures entrouvertes déjà lavées par les rigoles d'eau qui le parcouraient. Elle avait la tête inclinée et semblait dormir, malgré sa position cassée.

La pluie avait provisoirement fait fuir les insectes, mais ils devaient se cacher sous les arbres proches. On pouvait deviner leurs yeux, à l'affût sous les branches basses.

Le regard halluciné, Jacques sortit du camion et sauta dans l'herbe détrempée.

De larges flaques se formaient déjà sous les roues du véhicule. Il fallait faire vite sous peine de s'enliser.

Sans entendre ce que disait Viviane, Jacques bondit vers le cadavre de sa sœur, l'empoigna maladroitement et le tira vers l'arrière du camion.

A peine l'avait-il posé qu'il ressortait en tenant le cric. Il lui semblait agir comme dans un rêve, comme dans un demi-sommeil, lorsqu'on court après une réalité fuyante, irrattrapable, inexistante. Ses jambes étaient en coton, mais elles avançaient mécaniquement, alignant un pas derrière l'autre, au même rythme saccadé. Son bras blessé ne le faisait plus souffrir, bien que l'élanement atteigne maintenant son épaule.

— Sors les torches et allume-les ! dit-il à voix basse à Viviane.

Même sa voix lui parut anormale, étrangement dépourvue du ton de la réalité. Ils étaient revenus à l'âge de pierre et cette constatation semblait le laisser de glace.

Il agissait maintenant sans réfléchir, réduisant les gestes nécessaires au strict minimum, soucieux de conserver le peu d'énergie qu'il sentait encore en lui.

De son côté, Viviane faisait de même, submergée par l'horreur de cette nuit qui n'en finissait pas.

La pluie tombait de façon régulière, étendant sur tout le paysage nocturne un voile blanc, infranchissable aux regards. L'humanité entière était en lutte contre le fléau des insectes et pourtant, toute cette lutte infernale se déroulait sur l'étroit chemin de chèvre, à quelques kilomètres seulement de la route nationale.

Jacques chercha des yeux une souche qui lui permettrait de caler le cric. Il en dégagea une, glissante et rugueuse, enfouie sous les graminées courbées par le poids de l'eau.

Les éclairs se succédaient sans interruption.

Il fallait faire vite, mettre à profit cet orage qui, Jacques s'en doutait, ne durerait pas.

C'était un répit inespéré, accordé par le caprice de la nature, qui maintenait les insectes hors de portée.

Viviane craqua plusieurs allumettes avant de pouvoir enflammer la première torche. Puis elle vint derrière Jacques et tint la torche au-dessus de sa tête.

L'extrémité du torchon enflammé grésillait de temps à autre, lorsqu'une branche ployait et déversait ses gouttes sur le camion.

Le pneu était déchiqueté. De toute évidence, jamais ils n'auraient pu continuer très loin. Sur la route, le véhicule aurait échappé au contrôle de Jacques, se transformant en un obus métallique aux réactions inconnues.

Il commença à desserrer le premier écrou. Son bras le handicapait de façon certaine, et la rouille légère qui couvrait le métal augmentait encore l'effort à fournir.

A coups de pied, en jurant, il parvint tout de même à bout de l'écrou. La roue, légèrement voilée, recula un peu sur son axe. Les autres écrous seraient plus faciles à dévisser.

Jetant de temps en temps un coup d'œil vers le ciel, Jacques travaillait en silence.

Au-dessus de lui, épiant les sous-bois, Viviane lui prodiguait l'encouragement de sa présence.

Malgré la pluie qui lui mouillait la nuque, Jacques sentait sur son cou la respiration rapide de la jeune femme. Il puisait dans ce contact nouveau une énergie intense. C'était comme si les deux êtres étaient réunis par ce mince pont intangible, et ce pont large comme la main était un nouveau rempart contre les éléments et les insectes.

Ceux-ci d'ailleurs, au fur et à mesure que la pluie diminuait d'intensité, devenaient plus pressants.

Ils se rapprochaient de leur proie.

Jacques et Viviane sentaient maintenant sur eux les regards torves des ignobles bêtes. En prêtant l'oreille de façon attentive, ils auraient même pu entendre le léger bourdonnement que les insectes émettaient, sorte de langage effrayant qui indiquait l'imminence de

l'assaut.

Enfin, la roue tordue tomba dans l'herbe.

Jacques la souleva de toutes ses forces au-dessus de lui. A l'instant où son bras gauche faiblissait, il la lança vers les arbres. Il y eut un mouvement de recul lorsque le lourd disque de métal pénétra dans le noir. Puis, à la lueur de la torche, Jacques et Viviane virent les reflets de plusieurs carapaces qui tressautaient et s'agitaient de façon désordonnée.

Puis le sous-bois redevint aussi calme qu'avant. Un silence nouveau s'installa. Comme si les insectes commentaient entre eux, par les diverses inclinaisons de leurs antennes, le geste de Jacques.

Pour eux, l'homme et sa compagne, seuls dans la campagne, venaient à coup sûr de leur lancer un défi...

Le cerveau multiple des monstres devait désormais répondre de façon terrible, pour bien marquer la supériorité des insectes sur la race des bipèdes.

Jacques achevait de mettre en place la roue de secours lorsque la pluie cessa d'un coup.

Pendant une seconde, seules les respirations de l'homme et de la femme furent audibles... Le ciel ne brillait d'aucune étoile. Toute la scène baignait dans le noir, hormis le léger et presque irréel halo de la torche.

Sur un signe de Jacques, Viviane alluma la seconde branche.

— Tu vas remettre le moteur en marche et passer la seconde, vers l'arrière du camion, de ton côté. Quand je frapperai sur la carrosserie, tu embrayeras doucement.

La jeune femme hocha la tête et tendit les torches à Jacques.

Maintenant, il restait à faire sortir le camion de l'ornière.

Viviane fit rapidement le tour du véhicule et remonta dans la cabine. Bientôt, Jacques entendit le moteur.

Il prit solidement appui dans la terre, glissant à plusieurs reprises sur l'argile gluante et s'arc-bouta contre la paroi verticale.

Il distingua les rayures qu'avaient faites les pattes des insectes tout au long du trajet. C'était comme si la tôle avait été nettoyée à l'émeri. Les entrelacs de griffures semblaient se perdre à l'infini.

D'une main, il heurta la carrosserie et poussa de toutes ses forces. Plantées dans la terre derrière lui, les deux torches semblaient délimiter une zone interdite, une limite fragile au-delà de laquelle les insectes n'avaient aucun droit de pénétrer.

Mais Jacques savait que c'était un illusoire abri, une protection ridicule. Il avait l'impression d'être redevenu tout enfant, lorsqu'il se mettait la tête sous les draps pour ne plus entendre les craquements désagréables du parquet ancien de sa chambre.

Viviane dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant que le camion ne

commence à bouger.

— Continue ! lui cria Jacques.

Derrière lui, un claquement le fit sursauter.

Un lucane énorme venait de sectionner l'une des torches. Le chiffon grésilla un instant puis s'éteignit dans l'herbe froide. Déjà, la bête se dirigeait vers l'autre torche.

Encore une fois, Jacques fut stupéfait de ce qu'il voyait. Les insectes s'organisaient à une vitesse incroyable. La lumière des torches était telle dangereuse ? On envoyait en avant une bête énorme pour anéantir ce feu. Ensuite, les autres bêtes attaquaient.

Une fois la peur surmontée, il restait à se

battre contre un ennemi bien supérieur en nombre et redoutable par sa cruauté. Jacques arracha la torche des pinces du lucane et fit des moulinets rapides au ras du sol. Surpris, le lucane recula un peu. Jacques ramassa la torche qui lui avait permis de caler le cric et la lança sur la bête. Les pinces énormes et luisantes se refermèrent sur le bois, creusant deux tranchées profondes. Mais les pinces se coincèrent dans la souche et le lucane se trouva immobilisé. Jacques eut alors l'idée d'attraper le cric et de s'en servir comme d'une masse. Malheureusement, c'était un objet métallique d'un poids redoutable et lui fallait lâcher la torche... A cet instant, Viviane ressortit du camion et tira Jacques hors de portée d'une mante qui s'était approchée par derrière. Elle prit la torche pendant que Jacques ramassait le cric. Armé de cette massue improvisée, il s'éloigna quelque peu du véhicule, éclairé par Viviane et commença à enfoncer les carapaces, au hasard. Bientôt, autour de lui, les insectes se retirèrent.

Mais c'était au tour de Viviane d'être encerclée.

— Saute dans le camion ! Vite ! La jeune femme allait se retourner pour grimper à l'arrière lorsqu'elle vit les quatre lucanes roux qui l'avaient précédée dans le véhicule. Elle resta figée sur place, tandis qu'un

ver velu de couleur mauve rampait jusqu'à ses chevilles...

Stupéfié par la beauté malsaine de l'animal, Jacques hésita une fraction de seconde.

Le ver s'enroula autour de la jambe de Viviane, gagnant rapidement par deux contractions successives la naissance de la cuisse.

Epouvantée, Viviane lâcha la torche.

— Ne le touche pas ! Il est couvert d'épines ! cria Jacques.

Il connaissait le pouvoir redoutable du poison contenu dans les multiples crochets qui parsemaient le dos du ver. C'était en temps normal, et lorsque l'animal ne dépassait pas cinq centimètres une arme dissuasive de grande efficacité. Là, sur un mutant dix fois plus grand, cela devenait une arme offensive plus que redoutable, probablement mortelle.

Ignorant les bêtes qui se rapprochaient de nouveau derrière lui, il reprit la torche et l'appliqua sur le monstre qui tentait de déchirer le short de la jeune femme. Elle hurla, mais le ver lâcha brusquement prise, arrachant quelques lambeaux de tissu et se roula en boule sur le sol.

Immédiatement, une mante se jeta sur lui et commença un festin épouvantable.

Un vol de cicadelles s'abattit sur eux.

Comme dans un rêve, ils sautèrent à l'intérieur du camion. Au moment de fermer les portes arrière, le corps de Juliette, entraîné par les lucanes, bascula dans l'herbe.

Ce n'était déjà plus qu'un amas de chair déchirée lorsque Viviane retint Jacques.

— Non ! N'y va pas ! C'est notre seule chance !

A retardement, il comprit ces mots et serra les poings dans une sorte de rage convulsive.

L'acharnement des insectes sur le cadavre allait peut-être en effet les sauver...

La tête de Juliette semblait flotter au-dessus du dos luisant des insectes. Jacques vit encore ses bras blancs s'agiter faiblement avant de disparaître sous les carapaces éclairées par la Lune.

Il savait qu'elle était déjà morte, mais il eut l'impression que sa sœur trépassait une seconde fois, broyée par cette colère emmagasinée depuis des siècles.

Viviane le poussa doucement vers le siège. Il s'assit et démarra.

Le camion s'arracha d'un coup à la glaise collante, écrasant au passage quelques bêtes qui se hâtaient vers l'arrière...

Par un curieux saut de son esprit dans le temps, il réalisa que la roue s'était crevée contre la borne du garage. Le choc dans l'ornière l'avait achevée.

Ainsi, la réalité de ce cauchemar prenait sa source dans les multiples petits faits accumulés, apparemment sans importance, depuis le début de leur fuite.

Toutefois, la mort et la disparition horrible de sa sœur, Jacques ne parvenait pas à se les expliquer.

Comme toutes les victimes innocentes d'un cataclysme qui les dépassent, Jacques se refusait simplement à admettre ces derniers instants. Pour lui, sa sœur vivrait toujours. Il reverrait toujours son sourire au-dessus des vagues. Il y avait si longtemps de cela !

A ses côtés, Viviane tendit le bras.

— Là ! dit-elle pour l'avertir.

Il freina et passa au-dessus de la seconde ornière sans difficulté.

Le camion reprit de la vitesse.

A travers le capot situé dans la cabine, l'odeur de métal surchauffé

revint, plus entêtante qu'avant. Le moteur rendait l'âme, achevant sa course sous les arbres, atteignant peu à peu une température extrême, proche de l'explosion.

L'image de Juliette déchiquetée par les insectes et abandonnée sans sépulture sur le chemin s'imposa de nouveau dans l'esprit de Jacques. Jamais il ne pourrait oublier ce visage si jeune, si pur, recouvert en une seconde par des monstres que son esprit se refusait encore à admettre...

Comment ses semblables pouvaient-ils créer de telles ignominies? Comment pouvaient-ils penser à envoyer ces mutants sur d'autres humains ? Comment pouvaient-ils semer ainsi la mort et la destruction au nom de simples querelles idéologiques ?

Tout cela n'avait décidément aucun sens.

La main de Viviane était douce sur son bras. Il

regarda un instant son visage, ses lèvres, ses yeux profonds... Grâce au regard de la jeune femme assise à côté de lui, il sut qu'il ne courrait pas à la folie. Il sut que, cette fois encore, il s'en sortirait. Et il eut l'envie irrésistible de s'en sortir avec elle...

Il n'aurait pu dire comment il franchit les dernières ornières du chemin, mais il réussit à le faire.

La piste expirait en contrebas de la route nationale.

Il fallut accélérer de nouveau pour franchir les derniers mètres. Le camion se hissa en hurlant. Ce fut le dernier sursaut du moteur qui se tut soudainement.

Sous le capot brûlant, la température devait être inimaginable. Jacques coupa le contact.

La route nationale s'étalait, déserte, éclairée par la lune blanche qui sortait des nuages. Le calme ruban d'argent de l'asphalte serpentait en pente douce vers la ville et la sécurité.

Mais c'était une impression trompeuse.

Jacques s'attendait à tout instant à voir surgir la nappe horrible des insectes. Ce qu'ils avaient rencontré, tout au long du chemin de chèvres, c'était l'arrière-garde. Il réalisa soudain que jamais auparavant, il n'aurait utilisé de telles comparaisons militaires pour parler du monde des insectes.

Mais il s'était passé tellement de choses depuis...

L'attaque contre Juliette, les expériences au laboratoire, l'arrivée de Viviane, un des rares moments heureux de ces dernières heures, la fuite éperdue, avec les ponts qui disparaissaient les uns après les autres derrière eux...

Après, c'était le véritable cauchemar...

Juliette, le père Cazes, et combien d'autres victimes innocentes, disséminées de par le monde, partout où les insectes avaient frappé...

Quelque part sous les tôles, une durite se brisa, libérant un jet d'eau brûlant qui se volatilisa au contact de la fonte surchauffée.

Pendant un instant, le sifflement de la vapeur emplît l'habitable, produisant une curieuse musique, apaisante et menaçante à la fois. Puis la pression baissa dans le circuit, et le silence revint, lentement.

Une sorte de quiétude solennelle baigna la cabine.

Viviane restait assise toute droite, scrutant la route et la campagne, tout autour du véhicule.

Parfois, sur une pierre plate ou au pied d'un arbre, elle pouvait apercevoir le reflet d'une carapace. Immobile.

C'étaient des insectes blessés ou déjà morts, qui ne représentaient aucun danger. L'un d'eux se traînait lamentablement en travers de la route, tentant de rejoindre le couvert des hautes herbes du fossé tout proche.

L'effort devait être trop grand, car il s'arrêtait de plus en plus fréquemment. Viviane reconnut une mante, comme l'insecte se tournait vers le camion.

Epuisée, la créature se recroquevilla tout d'un coup, et se figea dans la mort, sous la lueur des phares, à une trentaine de mètres du camion. Un dernier sursaut lui avait relevé la tête et les grands yeux vides semblaient maintenant fixer la jeune femme.

Elle sentit les muscles de ses cuisses se contracter dans un spasme de dégoût. A côté d'elle, Jacques reprenait sa respiration.

Viviane tendit la main vers lui.

—Jacques?

Il se tourna à demi.

—Le plus dur reste à faire, non?

—C'est probable. Il faut traverser la nappe...

—Jacques, reprit-elle, je ne veux pas mourir comme cela, pas tout de suite... Tu comprends ?

Il hocha la tête et attira la jeune femme contre lui.

Ils restèrent ainsi un long moment, immobiles, scrutant la nuit dont les bruits habituels étaient absents.

Serrés dans la cabine, suspendus entre ciel et terre, ils se sentirent bientôt comme en dehors du monde, dans une contrée différente, là où ni les insectes, ni les hommes ne pourraient pénétrer... Le rempart de la carrosserie devenait une forteresse de rêve, éclairée par la lune, en dehors du temps. Ils se rapprochèrent encore.

Sans parler, avec de légers mouvements de tête, Viviane écarta les pans de la chemise de Jacques, posant sa joue fraîche sur sa poitrine. Il se mit à la caresser, maladroitement, à travers l'étoffe légère et un peu crissante de son corsage.

Viviane respirait plus vite et plus fort, sentant son désir s'éveiller. Les doigts de Jacques s'attardaient sur ses seins aux mamelons dressés, passant et repassant sur la chair tendre, en éveil.

Ses cheveux étaient parfumés, d'une odeur indéfinissable, exceptionnellement attirante...

Elle s'écarta de lui et, maladroitement aussi, fit glisser ses vêtements sur le sol encore chaud de la cabine.

Elle lui apparut nue, fragile et tendue, le corps revêtu du ballet silencieux des nuages.

Ensorcelante.

Puis elle s'agenouilla...

Il la caressa longuement, effleurant sa poitrine, son dos, la naissance de ses cuisses, le sexe humide, attentif à ses moindres réponses, retardant l'instant où ils s'abîmeraient tous deux dans l'absolu.

Viviane, allongée sur la banquette, gémissait, serrant les bras sur le dos de Jacques, l'attirant de toutes ses forces.

Ses reins se cambrèrent et il la pénétra lentement, avec une infinie douceur, sentant les muqueuses souples et liquides se refermer sur lui, à chaque fois plus profondément, plus intensément.

Une vague de plaisir irradiait de son aine vers toutes les extrémités de son corps. Jacques pesait sur elle.

Il ralentit sa cadence pour mieux emporter son bonheur.

Viviane serrait ses cuisses, convulsivement, ne se relâchant que pour mieux accueillir le sexe de Jacques, l'instant d'après.

Elle haletait maintenant sous la douce pression de ce corps arqué en elle. Ses jambes formaient une conque souple autour des reins de

Jacques.

Elle murmura des mots sans suite.

Elle tournait la tête à droite, puis à gauche, aveugle, griffant le dos de l'homme qu'elle ne voyait plus. Sa poitrine brûlait sous la main. Son pelvis s'arqua et se tendit soudain en un spasme inouï. Son halètement devint un cri, un hoquet de jouissance.

Pendant quelques secondes encore, elle durcit ses muscles de toutes ses forces pour retenir l'onde de plaisir, la prolonger, l'étendre à tout jamais...

Son corps nu sur la banquette usée cessa enfin de se tendre. Elle se cambra une dernière fois comme Jacques explosait en elle.

La lune éclairait ensuite son corps...

Elle ne sentait pas le cuir dur sous ses reins brûlés, sous ses cuisses, sous sa nuque vrillée de plaisir. Elle tremblait encore, mais ce n'était pas de froid. Des mains, elle tentait de retenir Jacques, dont les caresses prolongeaient l'instant.

Plus tard, elle s'appuya contre lui, encore tiède...

Il la regarda affectueusement.

Viviane sut, en voyant ses yeux profonds, que le plus important de toute cette nuit, ce qui resterait si jamais il devait rester quelque chose,

c'était le plaisir qu'ils venaient d'éprouver, leurs deux corps rivés l'un à l'autre. Le plaisir...

L'aube commençait à poindre au-dessus des coteaux.

Le ciel se colorait imperceptiblement de rose, annonçant le soleil qui dépasserait bientôt les arbres. La lune veillait sur les amants, de plus en plus pâle.

Quelques minutes passèrent encore, arrachées au cauchemar.

Après avoir serré Viviane dans ses bras une dernière fois, Jacques reprit le volant.

— Allons-y, dit-il à voix basse. C'est maintenant...

Peu à peu, le camion, frein desserré, reprit de la vitesse.

La route était large et les pointillés blancs défilaient de plus en plus vite, comme autant d'éclairs rassurants. Pourtant, ils savaient tous deux que le ruban de macadam pouvait les mener à la mort...

Le camion, en roue libre, descendait les lacets en sifflant doucement. C'était un voyage silencieux, presque hypnotique, hallucinant.

A un détour de la route, le bourdonnement des insectes les assaillit brutalement. Malgré lui, Jacques appuya sur le frein, puis relâcha aussitôt la pédale. Leur seule chance était d'augmenter au maximum la vitesse et de pénétrer dans la nappe d'insectes comme un obus.

Le bourdonnement devint intolérable.

Viviane porta ses mains à ses oreilles, horrifiée. De nouveau, la peur se fit pressante.

Ils traversèrent un bosquet de bouleaux sans le voir, épiant la route.

Soudain, ils furent là !

Aussi loin que les phares portaient, la campagne était couverte par les corps brillants des insectes.

Les carapaces épousaient le moindre relief, gommant tout le paysage sous une masse informe et luisante.

Il y avait plusieurs milliers de créatures immondes qui se chevauchaient, se battaient, se déchiraient en hurlant. Certaines avançaient, d'autres reculaient, dans un désordre indescriptible, parfois grimpant sur les troncs des arbres, parfois sautant sur plusieurs mètres et retombant les unes sur les autres, englouties immédiatement par le nombre.

La lune, pourtant très pâle, jetait sur leurs yeux des éclats effarants que les myriades de facettes renvoyaient comme autant de lasers.

Du haut de la pente, Jacques et Viviane regardaient cette presse ignoble qui se rapprochait. Ils avaient l'impression d'être suspendus dans une fragile nacelle, au-dessus d'un océan grouillant de larves et de monstres inachevés...

Jacques prit la main de Viviane et la serra de toutes ses forces. Le sol semblait venir à leur rencontre, en de multiples vagues noires et dorées.

Ils surent combien l'horreur pouvait être belle...

L'instant était décomposé. Le bourdonnement atroce et fulgurant couvrait tout. C'était comme si un train gigantesque de ferrailles grinçantes les avait submergés de son hurlement strident, et comme s'il avait recommencé mille et mille fois.

Le front des insectes était à moins de deux cents mètres que déjà les premiers monstres s'abattaient sur la tôle, aveuglés par les phares.

Jacques tenait le volant fermement, coupant les virages pour aller plus vite.

Le camion roulait à près de quatre-vingts kilomètres à l'heure lorsqu'il pénétra dans la marée grouillante des insectes.

Jacques faillit en perdre le contrôle. Il rasa les arbres mais parvint à revenir au milieu de la route.

Au début, ils pensèrent que le véhicule ne s'arrêterait pas. Les vagues d'insectes semblaient s'écarter sous le choc. L'impact ignoble secouait la carrosserie, comme l'avant d'un bateau qui remonte des vagues et coupe un sillage.

Les bêtes qui étaient par terre moururent écrasées, servant de proies aux autres, en un étrange sabbat suicidaire.

Les insectes qui se trouvaient sur le dos des premiers heurtaient l'avant du camion avec force, leurs têtes éclatant comme des fruits trop murs, rejetés comme des pantins désarticulés sur les côtés de l'étrave improvisée, au milieu de la masse carnassière...

Beaucoup heurtaient le bas du pare-brise et le jet du lave-glace fut bientôt impuissant à nettoyer la bouillie gluante qui montait sans cesse plus haut.

La cabine se nimba de carmin, et les jambes de Viviane parurent plus belles que jamais, dans cette lumière de sang.

Le sommet des arbres défilait au-dessus de la marée, mais le mouvement se ralentissait de façon certaine.

Dans le camion, le bruit était insoutenable. Comme produit par une batterie enragée, le crépitement du choc des insectes contre le camion emplissait totalement l'esprit de ses occupants.

Pour ne plus voir l'horreur de cette sanglante percée, Viviane s'était forcée à fermer les yeux. Peu à peu, cependant que la route continuait à descendre, la vitesse du camion diminuait. La masse informe des cadavres devait monter jusqu'au pare-chocs. Cinquante à l'heure. Quarante. Trente. Vingt. Dix.

La marée n'en finissait pas et l'aiguille du compteur était retombée, maintenant inutile... Derrière, la trouée se refermait. Les insectes se disputaient avec hargne les cadavres des victimes.

Jacques venait de comprendre que les barrages des sauveteurs empêchaient les insectes de se répandre partout, et les agglutinaient comme des mouches sur une goutte de miel... Il fallait passer !

Par une éclaircie dans les arbres, Jacques aperçut au loin des lueurs et des fumées, claires, qui s'élevaient dans la vallée.

Les phares n'éclairaient pratiquement plus.

En sortant d'un virage, il faillit manquer le petit pont de pierre qui marquait la fin de la descente.

Il braqua à fond, mais les roues ne répondirent pas immédiatement.

L'arrière du camion heurta le parapet et rebondit de l'autre côté, dérapant sur les carapaces comme une toupie folle. Viviane cria.

Le véhicule n'irait pas plus loin... Un coup sourd sur la tôle alarma Jacques. Le camion glissait dans le champ, quittant la route.

En se retournant, Jacques vit que la tôle était déchirée sur plus d'un mètre. Des pinces velues s'acharnaient sur la déchirure, pour forcer un passage...

Il quitta son siège, laissant le camion continuer seul son trajet dans les herbes humides et surnoises.

Jacques empoigna la tôle et la replia de toutes ses forces vers l'extérieur, trébuchant au hasard des chaos, de plus en plus nombreux. La partie enfoncée était presque redressée lorsque le camion atteignit le fossé, à l'extrémité du champ, et se coucha sur le côté. Jacques glissa. Sa tête heurta un longeron, puis il tomba sur Viviane, déjà évanouie, et perdit connaissance.

Quelque part dans le moteur, il y eut un faux contact, et l'avertisseur se déclencha.

CHAPITRE XV

Le bruit des élytres s'estompait lentement, disparaissait un instant, puis revenait. Sans cesse.

Au bout d'un temps incommensurable, il s'éloigna tout à fait.

Remplacé par une lueur jaune, persistante, de plus en plus forte et vaguement chaude... Jacques remua la tête. Il avait horriblement mal aux yeux. Il tenta de les ouvrir, mais quelque chose de tiède était posé dessus. Pris d'une peur énorme, il tenta de retirer cette chose inconnue à la consistance douce. Puis, il se rendit compte qu'il était dans un lit. Une ombre s'interposa entre la lumière jaune et lui.

Une voix douce lui vint, lui parla. —Vous êtes réveillé ?
Il hocha la tête, déchaînant de nouveau la douleur. Il gémit, le corps taraudé... —Ne bougez pas ! Le professeur Moret va venir vous voir. Il retirera sans doute votre pansement.
Il entendit des pas, légers, puis une poignée de porte tourna, à droite. La voix ajouta :
—Ne vous en faites pas, vous n'avez rien de grave !
La porte se ferma.
La lumière jaune était revenue.
—Le soleil ! C'est le soleil !
Il eut envie de rire.
Puis il se rendormit.
Plus tard, une autre visite.
—Je suis le professeur Moret. Je vais voir l'état de vos yeux. Vous avez été brûlé, mais c'est presque guéri...
Jacques sentit sur son visage les mains qui s'affairaient, retirant doucement les couches de gaze hydrophile.
Le soleil apparut, voilé par le store de la chambre.
Le professeur Moret était déjà à la porte, pressé de sortir.
Jacques leva le bras mais l'autre lui fit un geste apaisant.
—Non, non, ne parlez pas ! Plus tard, je reviendrai... Pour l'instant, il faut vous reposer ! Moi, j'ai encore beaucoup de travail avec ces insectes...
L'instant d'après, il était sorti.
Dans l'après-midi, Viviane entra dans la chambre.
Ils s'embrassèrent longuement, avec passion. La langue de la jeune femme était douce...
Ils discutèrent jusqu'au soir. Et Jacques apprit la fin de leur odyssée. Lorsque le camion s'était retourné, les sauveteurs progressaient à environ trois cents mètres en aval de la route. Ils utilisaient des lance-flammes et des batteuses. C'était le meilleur moyen de tuer les insectes sur la route et dans les champs.
Quand ils avaient aperçu les phares, ils avaient dû arrêter les lance-flammes et utiliser des insecticides à haute dose. La campagne en garderait longtemps la trace mortelle. Après une heure d'efforts, ils avaient réussi à chasser les derniers insectes de l'autre côté du pont de pierre. Ensuite, ils avaient découpé les tôles et pénétré à l'intérieur du camion. Les ambulanciers avaient fait le reste. Viviane n'avait rien. Quelques contusions, mais sans gravité. Quant à Jacques, il pourrait sortir dès le lendemain mais souffrirait certainement de migraines pendant quelques jours. —Les sauveteurs m'ont dit qu'ils n'avaient pas encore retrouvé le corps de ta sœur... Jacques ne répondit pas. Il gardait son immense chagrin pour lui-même. Pour changer de conversation, Viviane demanda :

—Tu as vu le professeur Moret ? —Oui, tout à l'heure. Il a l'air curieux... —Je l'ai écouté pendant qu'il examinait les rescapés, dans la grande salle, dit-elle en désignant l'étage en dessous.

—Alors?

—Eh bien, comment dire... On dirait... C'est ça, on dirait qu'il est plus intéressé par les insectes que par les gens qu'il doit soigner. Il n'arrête pas de poser des questions sur eux, et ne s'attarde pas dès qu'il a obtenu une réponse... C'est...

—... curieux.

Viviane resta silencieuse un moment... On frappa à la porte et une infirmière âgée entra, tout sourire. —Le dîner !

Viviane se pencha sur Jacques et déposa un baiser sur son front. Puis elle se releva en passant la main dans ses cheveux. —A demain, monsieur Rampal... Je viendrai vous chercher et nous irons chez moi. L'appartement est bien assez grand pour deux personnes...

Elle sortit avec l'infirmière.

Et Jacques se mit à manger avec un nouvel appétit, en pensant que le lendemain, il ferait sûrement beau...

A la fin de la journée, le professeur Moret pénétra dans son bureau et verrouilla la porte. Pendant quelques minutes, il resta à observer les allées et venues des infirmiers dans la cour de l'hôpital, derrière le store, tout en consultant sa montre à plusieurs reprises.

A dix-neuf heures, quelqu'un frappa à la porte.

Il ne répondit pas.

Il entendit les pas s'éloigner peu après et se dirigea alors vers son bureau.

Il s'assit, inclina sa lampe vers le fond de la pièce, plongeant la surface unie du meuble dans la pénombre.

Puis, il ouvrit un tiroir fermé à clef et sortit une boîte grosse comme un livre. Avec précaution, il retira le couvercle. Un termite-soldat aux crochets acérés escalada le bord de la boîte et vint se placer sur la main du professeur Moret.

Quelques secondes plus tard, ce dernierregistra le message pensé par l'animal. Il s'efforça d'y répondre de la même façon, avec quelques hésitations. —Vous êtes en retard, Moret... —Vous savez bien qu'il y a beaucoup de blessés... Il faut que je m'en occupe. —Non, vous étiez dans cette pièce depuis douze minutes avant de venir vous asseoir. Méfiez-vous, Moret. Vous savez très bien que nous pouvons nous passer de vous. —Je le sais.

—Alors, tirez-en les conséquences qui s'imposent... D'autre part, je suis chargé de vous transmettre vos nouveaux ordres... Les attaques de nos soldats-mutants ayant abouti à créer une psychose parmi la population, nous pouvons maintenant passer à la deuxième phase de l'opération... Vous allez donc vous rendre immédiatement au point de

contact numéro cinquante-sept pour recevoir vos instructions. —La phase deux ?

—Moret, vous n'avez pas besoin d'en savoir plus... Obéissez!

—Mais, où voulez-vous en venir ? —Ne vous faites pas plus bête que vous n'êtes, Moret !... Vous savez très bien, depuis le premier jour de notre association, que la race humaine a suffisamment dominé la planète... Maintenant, ce sera bientôt notre tour... Obéissez, Moret...

L'insecte darda une dernière fois ses crochets vers l'homme et descendit de sa main pour rejoindre sa boîte.

Le professeur Moret remit le couvercle en place et reposa la boîte dans le tiroir. Après quoi, il le ferma de nouveau à clef, prit son pardessus et sortit du bureau. Dans la cour de l'hôpital, il salua distraitement les internes du service de nuit et gagna sa voiture.

Il ne voulait pas être en retard au point cinquante-sept...

ANTICIPATION

TH. CRYDE

LA NUIT DES INSECTES

Dans le secret des laboratoires étaient nés les insectes géants.

Tout était minutieusement prévu. Bientôt les armes vivantes seraient lâchées sur l'ennemi. Les vers venimeux étoufferaient leurs victimes tétanisées... Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous seraient déchiquetés par les lucanes rouges aux mandibules acérées comme des rasoirs...

Tout était prévu.

Sauf que les insectes ouvriraient eux-mêmes leurs cages...



DOC. VLOG - SARAH BROWN
(Peter Elson)